

Delly  
**La maison du Lis**



**BeQ**

Delly

# **La maison du Lis**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 342 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes  
Esclave... ou reine ?  
L'étincelle  
L'exilée  
Le rubis de l'émir  
La biche au bois

# **La maison du Lis**

# I

La petite boutique de Marie-Françoise Le Bail présentait un aspect vraiment attirant, en cette soirée de novembre, glaciale et embrumée.

Un feu superbe crépitait dans la grande cheminée ; une lampe de cuivre projetait sa gaie lumière sur le petit comptoir garni de balances étincelantes, de grosses mottes d'un appétissant beurre jaune, de bocaux de pruneaux et de friandises diverses. Le long des murs s'alignaient les tiroirs et, au-dessus, les planches supportant des pains de sucre, des boîtes de conserves... toutes choses vendues par l'épicière avec bien d'autres encore, recelées par ces profonds tiroirs où les ménagères du quartier trouvaient les objets les plus divers.

Marie-Françoise avait l'air accueillant comme son petit magasin. Une coiffe bien blanche cachait ses cheveux et encadrait son honnête et

doux visage ; un irréprochable tablier bleu protégeait sa robe, qui avait conservé la forme de celles des aïeules... Cette petite femme à l'allure paisible avait, de l'avis de tous, le cœur sur la main. Son seul défaut était le désir trop vif de connaître toutes les nouvelles de sa petite ville.

En ce moment, elle avait abandonné son tricot et écoutait, sans en perdre une syllabe, l'histoire sensationnelle contée par une voisine. Celle-ci, venue acheter pour cinq sous de fil, s'était commodément installée devant le feu et débitait son récit d'une voix monotone,

À l'autre extrémité du comptoir, une jeune fille qui cousait, à l'arrivée de la narratrice, s'était interrompue et l'écoutait avec un intérêt ardent. C'était une petite personne trapue, au large visage rougeaud, riant et ouvert, la coiffe du pays ne couvrait pas sa chevelure d'un châtain clair, bien arrangée à la dernière mode, et, au-dessus de la large bavette de son tablier bleu, apparaissait la garniture un peu compliquée de son corsage.

– Est-ce bien vrai, mère Pernick, ce que vous racontez là ? dit-elle tout à coup en se penchant

un peu vers la voisine.

– Comment ! si c'est vrai ! Je le tiens du cousin de la bru du sacristain de Sauvecloche... Est-ce peu crédule, ces jeunesses ! Ta tante ne m'a pas fait cette question-là ; elle sait bien que Louise Pernick ne ment point !

– Sans mentir, on peut se tromper ! dit sentencieusement Marie-Françoise. Mais, dis donc, Mélanie, est-ce que tout ça te regarde ? Travaille donc, paresseuse et curieuse !

Mélanie secoua la tête avec un peu d'impatience et se remit mollement au travail, la mère Pernick se leva en annonçant qu'elle allait partir, car son homme rentrerait sans tarder, et dame, s'il ne trouvait pas la soupe prête !...

Un profond soupir acheva la phrase, laissant prévoir de terribles conséquences.

Elle glissa son petit paquet de fil dans une des vastes poches de son tablier, en répétant qu'elle allait partir, et, tout en caressant le gros chat noir étendu sur le comptoir, elle entama aussitôt un second récit non moins émouvant que le



précédent.

Au passage le plus pathétique, la porte s'ouvrit. Une bouffée d'humidité froide pénétra dans la boutique en même temps qu'un homme et une petite fille.

L'homme, grand et fort, les cheveux presque blancs, la physionomie honnête et sympathique, avait la tenue d'un domestique de grande maison.

Il serrait dans une de ses larges mains celle de l'enfant qui se pressait contre lui, craintive et transie.

– Pardon, mesdames... Pourriez-vous m'indiquer la rue de la Fontaine-Percée ? demanda-t-il d'une voix singulièrement douce, avec un fort accent alsacien.

– Mais vous y êtes, monsieur ! s'empressa de répondre la mère Pernick, coupant la parole à Marie-Françoise.

– Et sauriez-vous où demeure le docteur Monil ?

– C'est bien dans cette rue, mais plus haut. Suivez tout droit, traversez la place de l'Église,

puis vous retombez dans la rue de la Fontaine-Percée. C'est là que demeure le docteur, dans une grande maison grise où il y a un peu de lierre. C'est à côté d'une autre qui a l'air d'une prison, la maison du colonel du Vernek... même que c'est du drôle de monde, tout à fait mystérieux, quoi !

La loquace voisine s'arrêta pour souffler, et l'étranger en profita pour dire précipitamment :

– Merci bien, madame.

Il salua et, faisant passer l'enfant devant lui, il sortit de la boutique.

La mère Pernick se laissa retomber sur la chaise précédemment quittée et se frotta les mains avec jubilation.

– Ah ! ah ! voilà du nouveau, Marie-Françoise ! Qui ça peut-il être, ces gens qui arrivent chez le docteur ?

– Je n'en sais rien... à moins que... Mais oui, la bonne de M<sup>me</sup> Monil t'a bien dit, Mélanie, que la nièce du docteur allait venir habiter chez eux ?

– Oui, tante ; mais on ne l'attendait que la

semaine prochaine... Il paraît que M<sup>me</sup> Monil fait la mine à propos de ça. Dame ! ce ne sera, pas tout rose pour la petite ! Elle a pourtant l'air bien gentil, cette enfant. Et quels beaux yeux, si doux ! Vous n'avez pas remarqué, ma tante ?

– Non, je regardais surtout l'homme. Ce doit être un domestique chargé de l'accompagner. Une bien bonne figure !... Alors, ce serait la propre nièce du docteur, la fille de M<sup>lle</sup> Claire-Marie, une si jolie demoiselle tellement avenante envers tous ! Je lui ai parlé souvent, autrefois... Puis elle est partie pour Paris, chez une tante ; elle s'est mariée là avec un Allemand qui l'a emmenée dans son pays.

– Et son frère n'a pas été content, de sorte qu'ils se sont à peu près brouillés. C'est pourquoi la jeune dame n'est jamais revenue ici, complétement Mélanie. Mais elle est morte, il y a déjà plusieurs années, m'a dit la Mariette de chez M<sup>me</sup> Monil... Et après, le père de la petite, et enfin la grand-mère, il y a quelques mois... Enfin, il paraît que la pauvre n'a plus que cette maison-là où aller.

– Comme vous dites, ça ne sera pas toujours

gai ! fit observer la mère Pernick en branlant la tête. Une dame intelligente, M<sup>me</sup> Monil, mais raide !... dame, on ne peut pas lui ôter ça ! Pourtant, ses enfants font leurs quatre volontés... C'est drôle, tout de même !

Et Louise Pernick se mit à tenter de débrouiller cette énigme, sans plus songer à son *homme* qui devait être maintenant au logis, en train de tempêter devant un fourneau froid et des casseroles vides.

Le brouillard glacé avait rendu extrêmement glissant le pavé inégal, et l'étranger avançait avec quelque peine, en retenant énergiquement la petite créature qui cheminait à ses côtés. De temps à autre, il ramenait avec soin, sur la bouche de l'enfant, les pans du grand châle dont elle était enveloppée.

– Serons-nous bientôt arrivés, Klaus ? demanda une petite voix douce où l'on retrouvait aussi, plus atténué, l'accent alsacien.

– Oui, Mademoiselle Suzel... Tenez, nous

sommes sur la place... Voici sans doute l'église, ajouta-t-il en désignant, à sa gauche, une masse à peu près indistincte dans la nuit et le brouillard.

L'enfant fit pieusement un signe de croix, et ils traversèrent la place pour gagner l'autre tronçon de la rue de la Fontaine-Percée. Là, Klaus s'arrêta un instant, indécis. À gauche, il ne distinguait qu'un mur de clôture ; à droite s'élevaient des bâtiments peu distincts sous leur manteau de brouillard...

Cependant, en s'approchant, l'étranger put constater qu'il était arrivé au but. La première maison avait bien, en effet, une allure de prison avec son rez-de-chaussée très haut, percé de fenêtres garnies d'énormes grilles bombées, et sa porte aux traverses de fer à laquelle conduisait un majestueux perron à balustrade de pierre.

À la suite de cette demeure se dressait une maison de même hauteur, un peu plus étroite et percée de larges ouvertures sans barreaux. Klaus put discerner quelques cordons de lierre serpentant le long de la façade. Deux fenêtres du rez-de-chaussée, deux autres du premier étage

laissaient échapper un filet de lumière par les interstices de leurs volets clos.

– C’est là, Klaus ?... Oh ! j’ai peur ! dit la petite fille en voyant son compagnon porter la main à la sonnette.

– Allons, du courage, ma chère petite demoiselle ! vous avez promis à votre grand-mère d’être brave, partout et toujours.

La sonnette résonna longtemps à l’intérieur... La porte s’ouvrit à demi, laissant apparaître une jeune tête avenante, portant une gracieuse coiffe de mousseline.

– Le docteur Monil, s’il vous plaît ?

– Oui, c’est ici... Vous voulez le voir, ou bien si c’est pour un malade ?

– Je voudrais le voir... Dites-lui que c’est Klaus Delker qui lui amène M<sup>lle</sup> Alstreim.

– Bon, je vais le lui dire... Entrez toujours, dit-elle en ouvrant la porte toute grande.

Ils la suivirent dans un vestibule bien éclairé, garni d’une table de chêne sculpté et de quelques plantes vertes. Klaus et la petite fille s’assirent

sur une banquette, pendant que la servante allait frapper à une porte. Une voix brève ayant répondu « Entrez ! », elle tourna le bouton, poussa un battant capitonné et avança la tête en prononçant quelques paroles.

Une exclamation de surprise retentit. Un homme de haute taille et de forte corpulence, écartant la servante, surgit dans le vestibule, en face du domestique et de l'enfant.

– Comment, vous voilà !... Mais nous ne vous attendions que la semaine prochaine !

Klaus, qui s'était levé et découvert, posa un regard surpris sur la physionomie sincèrement stupéfaite de son interlocuteur.

– Mais Monsieur le docteur m'a lui-même indiqué ce jour...

– Non, non, le mercredi de la semaine prochaine... le mercredi 17...

– Pardon, Monsieur le docteur, je n'ai vraiment pas confondu...

Et glissant la main dans une poche intérieure, il en sortit une lettre qu'il tendit au docteur.

Celui-ci la déplia vivement et s'exclama :

– C'est pourtant vrai !... Quelle étourderie !... Enfin, peu importe ! Que l'enfant arrive huit jours plus tôt ou plus tard, elle n'en sera pas moins bien accueillie... Où est-elle, cette petite ?

Suzel s'était un peu cachée derrière Klaus, en voyant apparaître le docteur. À cette question, elle s'avança pourtant résolument et apparut en pleine lumière, si petite, si touchante dans ses vêtements noirs, qu'une émotion véritable parut sur le visage coloré et bienveillant de son oncle.

Il se pencha vers elle et, l'attirant à lui, l'embrassa avec affection.

– Ma pauvre petite fille ! Je suis vraiment heureux de te connaître, car j'aimais beaucoup ta mère... Et toi, es-tu contente de voir ton oncle ?

Elle leva vers lui ses yeux gris, de grands yeux veloutés et singulièrement expressifs. Pendant quelques secondes, elle parut scruter cette physionomie loyale et bonne...

Puis elle dit d'un petit ton grave :

– J'avais un peu peur, mon oncle ; mais,



maintenant, je crois que je suis très contente.

– À la bonne heure ! Tu as l'air d'une gentille enfant. Mais elle ne ressemble pas à ma sœur ! ajouta-t-il d'un ton de regret en se tournant vers Klaus.

– Non, Monsieur le docteur, c'est tout son père. M. Maurice avait des yeux tout pareils...

Un épouvantable vacarme l'interrompit. Un meuble semblait avoir été renversé au premier étage et des cris stridents retentissaient, mêlés à une galopade effrénée. Des portes claquèrent violemment ; quelqu'un dégringola l'escalier avec une prestesse inouïe et un assourdissant tapage.

– Constant ! cria le docteur avec irritation.

Le personnage qui faisait cette bruyante apparition s'approcha, et Suzel vit un vigoureux adolescent dont le large visage aux superbes couleurs dénotait une santé florissante. Son épaisse chevelure brune retombait sur son front en mèches désordonnées ; mais, au sommet de la tête, elle se hérissait drôlement, comme si une

main vengeresse s'était attaquée à elle. D'ailleurs, les vêtements tirillés et froissés de l'arrivant dénonçaient indubitablement une lutte quelconque – incident qui ne paraissait, du reste, avoir troublé en aucune façon ce gros garçon à la mine insouciant et éveillée.

– Qu'est-ce que tu as fait là-haut ? demanda le docteur en lui saisissant le bras pour l'attirer à lui. Tu t'es encore battu ?

– Bien sûr, papa ! dit-il avec un calme imperturbable. Édouard s'est moqué de ma version grecque... C'est vrai qu'elle était assez mal tournée, comme d'habitude ; mais tu sais, papa, comme il a une vilaine manière de se moquer. Les autres, au collège, ça ne me fait rien, mais lui, Édouard, prend un air dédaigneux qui me met hors de moi... Donc, je me suis fâché, je lui ai tapé dessus ; il m'a répondu, j'ai renversé la table avec l'encrier...

– L'encrier aussi, mauvais garnement ! s'écria le docteur en le secouant vigoureusement.

– Mais oui, papa, puisqu'il était sur la table ! Édouard m'a pris alors par les cheveux, je lui ai

donné un croc-en-jambe, il s'est aplati... et je me suis sauvé. Voilà !

Et Constant redressa la tête, d'un air de complète satisfaction.

Son père le lâcha en haussant impatiemment les épaules.

– Quels enfants bien élevés ! Je vois qu'il faudra, avant même l'année prochaine, mettre mon projet à exécution en t'envoyant interne à Nantes... En attendant, dis bonjour à ta cousine.

Il le poussait vers Suzel qui regardait, avec un étonnement un peu craintif, ce grand garçon robuste et batailleur. Elle lui tendit cependant la première sa petite main frêle qu'il serra gauchement en disant :

– Ah ! c'est vous la petite Allemande !

– Mais non, je ne suis pas allemande ! Je suis alsacienne et française ! s'écria Suzel avec une vivacité qui empourpra un peu son pâle visage.

– Certes, ma petite !... C'est toi, Constant, qui dis une sottise, répliqua le docteur en frappant sur l'épaule de son fils. Le grand-père de Suzel avait

opté en 1871 pour la nationalité allemande ; mais il était, paraît-il, demeuré bien français de cœur, et son fils l'était plus encore, puisqu'il avait formé le projet de vendre son... sa maison de commerce pour rentrer en France. La mort seule l'en a empêché... Mais nous restons debout, et cette petite est certainement fatiguée.

– Je crois que oui, Monsieur le docteur, car nous sommes venus à pied. J'ai eu la sottise de m'attarder pour réclamer une malle introuvable et, quand nous sommes sortis de la gare, les omnibus étaient partis.

– En effet, cela fait une bonne course, de la gare à ici, par ce temps surtout. Sans ce malentendu, ma voiture aurait été là... Je vais te présenter à ta tante, Suzel... Delker, entrez là, vous trouverez Mariette, la servante, qui vous donnera quelque chose de chaud en attendant le dîner.

Il prit par la main la petite fille qui jetait un regard un peu angoissé vers le vieux serviteur. Celui-ci lui fit un signe d'encouragement, et elle suivit docilement son oncle qui se dirigeait vers

l'escalier.

Au premier étage, ils entrèrent dans une grande chambre, tendue de cretonne aux tons clairs. Sous la lueur d'une lampe, une femme encore jeune travaillait, près d'une petite fille paresseusement étendue dans une berceuse... À l'entrée du docteur et de sa nièce, toutes deux levèrent simultanément la tête, et deux paires d'yeux, au regard froid et surpris, se tournèrent vers Suzel.

– Émilie, voici notre nièce Suzel, dit le docteur, d'un ton joyeux et dégagé qui semblait quelque peu forcé. Je m'étais trompé de date dans ma lettre à Klaus Delker, c'est pourquoi elle nous arrive huit jours plus tôt... ce qui ne l'empêche pas d'être la bienvenue, n'est-ce pas ?

Suzel était maintenant tout près de M<sup>me</sup> Monil. Elle voyait distinctement son visage aux traits réguliers, à l'expression froide, presque dure ; sa chevelure blonde, artistement ondulée ; sa taille mince, bien prise dans un élégant corsage clair.

– Mais certainement, dit, sans empressement, la femme du docteur en se penchant pour mettre

un baiser assez sec sur le front de l'enfant. Puisque la chose était décidée... C'est égal, tu devrais faire attention, Pierre, tu as vraiment d'impardonnables étourderies... Et à quoi penses-tu de l'amener ici ? Elle est toute mouillée ! s'écria-t-elle d'un ton d'horreur.

Elle se leva avec vivacité et prit le bras de l'enfant comme pour l'entraîner au dehors.

Devant l'extrême mécontentement exprimé par sa physionomie, le docteur fit une légère grimace.

– C'est vrai, ma chère, j'avais oublié... Mais, comme elle est restée quelque temps dans le vestibule, je crois qu'elle n'a pas dû trop salir... Laisse-la au moins faire connaissance avec Laure.

Il se tournait vers la berceuse où la petite fille était demeurée étendue, son regard curieux fixé sur la petite étrangère. Aux derniers mots de son père, elle se leva indolemment et vint tendre la main à Suzel en la dévisageant avec aplomb... Les longs cils blonds de Suzel se baissèrent, voilant la tristesse de ses grands yeux.

L'orpheline, affamée de sympathie, n'avait pu en découvrir sur la froide physionomie de cette enfant de son âge.

– Voilà une compagne toute trouvée, Laurette, dit gaiement le docteur. Allons, tu vas lui montrer sa chambre pour commencer à faire connaissance.

– Pas du tout, cela me regarde ! dit péremptoirement M<sup>me</sup> Monil. Laure a à travailler.

– Elle ferait bien, alors, de ne pas adopter la berceuse, fit paisiblement observer le docteur. Ce n'est pas un siège propice au travail, et je crois qu'elle regarde plutôt le plafond que ses livres... Tu mets cette enfant dans la chambre d'amis, Émilie ?

– À quoi penses-tu, Pierre ?... Et quand il nous arriverait quelqu'un ?...

– On ferait coucher, pendant ce temps, Suzel dans la chambre de Laure.

– Oh ! tu arranges cela très vite, toi ! dit-elle avec un dédaigneux mouvement d'épaules. Tu ne songes même pas que cette chambre serait salie,

en désordre, et qu'il deviendrait impossible de l'offrir à nos amis... Je mettrai Suzel au second, près de Mariette.

– Dans une mansarde, Émilie !

– La chambre est propre, claire, à peine mansardée. Que veux-tu de plus ? La proximité de Mariette la rassurera, si elle est peureuse, tandis que la chambre d'amis est un peu isolée.

– On aurait pu y installer Laure et Suzel, avança timidement le docteur.

– Laure a sa chambre et elle y restera ! dit M<sup>me</sup> Monil d'un ton sans réplique. Suzel sera parfaitement logée en haut.

Le docteur ne dit plus rien, cette fois, et sortit après avoir adressé à sa nièce un petit signe amical.

M<sup>me</sup> Monil, s'approchant de la cheminée, alluma une petite lampe ; puis elle se tourna vers Laure qui était retournée à sa berceuse :

– Tâche de travailler un peu avant le dîner, Laurette : il y a une heure, d'ici là... Tu auras encore des reproches, à la pension !



La petite fille secoua avec impatience les cheveux blonds qui entouraient son joli visage, semblable à celui de sa mère :

– C’est trop ennuyeux... Je me moque bien, d’abord, des reproches de M<sup>lle</sup> Marie-Alice ! Elle est si sottre !... J’apprends mes leçons quand ça me plaît, et elle n’a rien à y voir !

Le regard de Suzel se posa avec une intense surprise sur cette petite physionomie dédaigneuse et impertinente. De tels sentiments semblaient presque monstrueux à sa nature respectueuse et disciplinée.

Mais M<sup>me</sup> Monil ne parut pas s’en émouvoir et sortit de la chambre en faisant signe à Suzel de la suivre.

La femme du docteur n’avait rien exagéré, par rapport à la chambre du second. Elle était vraiment suffisante, très légèrement mansardée, garnie de meubles modestes, mais propres et en bon état... M<sup>me</sup> Monil posa la lampe sur une table et jeta autour d’elle un coup d’œil investigateur.

– Je crois qu’il ne manque rien... J’avais

heureusement fait préparer cette chambre d'avance. Tout à l'heure, j'enverrai Mariette pour faire votre lit et vous apporter de l'eau... Ayez soin de retirer vos chaussures mouillées avant de descendre pour le dîner.

– Mais je n'en ai pas d'autres... les malles ne sont pas arrivées... murmurait Suzel dont la gorge se serrait.

– Elles ne tarderont pas, je l'espère. En tout cas, vous aurez le temps de vous sécher un peu jusque-là... Nous dînons à sept heures. Avez-vous une montre ?

– Oui, madame.

– Dites : ma tante... Avez-vous froid, ici ?

– Je... je ne sais pas, balbutia Suzel.

– C'est égal, j'enverrai le domestique faire une flambée, pendant que nous dînerons. Ces pièces inhabitées sont humides... À tout à l'heure, petite.

Elle se dirigea vers la porte ; puis, se ravisant, elle se retourna vers Suzel qui demeurait au milieu de la pièce, les bras retombant de lassitude et de tristesse.

– Surtout, ayez soin de tenir votre chambre propre et parfaitement rangée, car je ne puis souffrir le moindre désordre chez moi... Allons, ne prenez pas cet air malheureux, ajouta-t-elle d'un ton un peu adouci. Vous tâcherez de vous accoutumer à nous, et vous serez bien sage, n'est-ce pas ?

Suzel inclina la tête en prononçant un « oui, ma tante » à peine perceptible, et M<sup>me</sup> Monil s'éloigna.

## II

La cuisine de Mariette était chaude et bien éclairée. Le bouillon qu'elle offrit à Klaus avait une belle couleur d'ambre et exhalait une appétissante odeur... Et cependant, le vieux domestique demeurait triste et préoccupé ; il répondait d'un air distrait aux questions de la curieuse servante. Il eut même un soupir de soulagement en la voyant s'éloigner pour répondre à un coup de sonnette, et s'absorba, pendant son absence, dans une songerie mélancolique.

Au bout d'un certain temps, la jeune servante reparut et s'écria dès l'entrée :

– Je viens d'aller faire le lit de votre petite demoiselle, et Madame m'a dit de lui porter une tasse de bouillon. Ça lui fera du bien, elle a l'air tout transi... et si triste, si triste, assise dans son petit coin !

Le vieillard redressa brusquement la tête.

– Elle est toute seule, alors ? dit-il d’une voix un peu étranglée. Personne n’est resté près d’elle pour l’habituer ?... Je croyais qu’elle avait une cousine...

– Ah oui ! si vous croyez que M<sup>lle</sup> Laure se dérange pour quelqu’un !... dit Mariette en baissant la voix et en haussant légèrement les épaules. Ce n’est pas dans sa nature, pour sûr, et Madame n’a jamais eu l’idée de l’habituer à faire autrement.

– Voulez-vous me laisser porter le bouillon à Mademoiselle ? dit Klaus en se levant.

– Si ça vous plaît... Même, je ne demande pas mieux, car mon dîner a besoin de moi, et... Seigneur ! mon gigot brûle ! s’écria-t-elle en se précipitant vers le fourneau.

Klaus, qui trépignait d’impatience, avisa une cuiller à pot, et s’en empara pour servir lui-même le bouillon destiné à Suzel. S’étant informé de la direction à prendre, il sortit de la cuisine où Mariette continuait à se lamenter devant la large

plaque d'un brun foncé qui déparait son beau gigot doré.

En entrant dans la chambre du second, Klaus vit Suzel assise dans un coin de la pièce, toute droite, rigide et pâle. Elle n'avait ôté ni son chapeau ni son grand manteau, et semblait ainsi toute prête à repartir... Peut-être était-ce, en cet instant, le seul désir de ce petit cœur désolé.

Elle leva vers Klaus ses yeux sans larmes, où se lisait une muette et profonde souffrance qui fit tressaillir le vieux serviteur.

– Mademoiselle Suzel, qu'avez-vous ?... Comment, vous si courageuse !

Elle lui tendit ses petites mains glacées, comme pour chercher une protection près de lui, et les larmes se mirent à couler, pressées et brûlantes, sur son visage pâli.

– Oh ! Klaus, partons ! Je vois bien qu'ils sont tous mécontents de me voir arriver... Et je vais salir sa maison, lui déranger tout. Allons-nous-en, Klaus !

Elle s'était jetée dans ses bras et pleurait

convulsivement. Avec une douceur féminine, Klaus tenta de la consoler, et il y parvint un peu en lui assurant que les manières de sa tante changeraient certainement, à mesure qu'elle la connaîtrait mieux.

– Et puis vous avez votre oncle, qui a l'air très bon.

– Et toi, Klaus, tu ne me quitteras pas ? dit-elle d'un ton suppliant.

– Hélas ! il n'y a pas de place pour moi, ici ! M. le docteur a déjà un domestique. Mais ne vous désolez pas, Mademoiselle, je trouverai peut-être une situation dans cette ville, et, si cela ne se peut, je m'installerai dans un petit logement afin de ne pas m'éloigner de vous. Mes économies me permettent cela, mais je préférerais travailler encore, car je suis vigoureux et bien portant.. Allons, Mademoiselle, prenez ce bouillon qui refroidit et arrangez-vous un peu pour le dîner. Il ne faut pas encourir les reproches de votre tante.

Suzel, calmée maintenant, but l'excellent bouillon pendant que Klaus s'éloignait, appelé par Mariette. Un commissionnaire venait

d'apporter les bagages, et Klaus devait aider le domestique à les monter.

Quelques instants avant le dîner, Suzel était recoiffée, chaussée de jolis souliers d'intérieur, et Klaus s'évertuait à enlever une petite tache qu'il venait de découvrir sur la robe noire de la petite fille, M<sup>me</sup> Alstreim, la grand-mère de Suzel, l'appelait parfois « ma seconde bonne d'enfants » ; et, de fait, Klaus avait bien souvent mérité ce surnom. Orphelin dès l'enfance, recueilli par M. Alstreim, le riche marchand de verrerie, il n'avait jamais quitté la maison de ses bienfaiteurs et s'était attaché à eux de toute l'ardeur de son cœur dévoué. Alors qu'il était un blond et robuste garçon de vingt ans, il avait bercé maintes fois le petit Maurice Alstreim ; sa main attentive avait guidé les premiers pas de l'enfant, son œil vigilant avait veillé sur le jeune garçon vif et batailleur... Et, plus tard, Klaus avait servi avec un affectueux respect le jeune homme, patriote ardent et cœur délicat, qui était devenu l'époux de Claire-Marie Monil. C'était, lui aussi, le fidèle Klaus, qui avait consolé le veuf découragé... lui encore qui lui avait fermé les



yeux quelques années plus tard, à la place de la pauvre mère anéantie devant son fils étendu sans vie. De concert avec un vieux et dévoué commis, il avait dirigé la maison de commerce jusqu'au jour, peu éloigné de l'autre, où la grand-mère était partie aussi, laissant Suzel seule sans autres parents que les Monil.

Mais un ardent dévouement demeurait auprès d'elle : Klaus avait aussi bercé, consolé, amusé cette frêle petite fille ; il ressentait pour elle une tendresse paternelle qui adoucit un peu le désespoir de Suzel en présence de la mort de son aïeule chérie. Muni des pleins pouvoirs envoyés par le docteur Monil, tuteur de l'enfant, Klaus vendit la maison de commerce, réalisant ainsi la plus grosse partie de la fortune de Suzel, qui se trouvait fort riche... Toutes ces affaires demandèrent plusieurs mois, au grand contentement de l'enfant, qui voyait avec une secrète terreur approcher le moment où il lui faudrait partir pour Cerval, cette petite ville de la Loire-Inférieure qui était le lieu de résidence des Monil et le berceau de la famille maternelle de Suzel.

Au fond de lui-même, Klaus n'était pas plus pressé que sa petite maîtresse. Tenu au courant des affaires de famille, il n'ignorait pas la véritable cause de la brouille survenue entre le docteur et sa sœur. M<sup>me</sup> Monil, née Bardenay d'Auvrages, d'une vieille famille de robe, avait hautement désapprouvé le mariage de sa belle-sœur avec un commerçant, et s'était refusée à entretenir des relations avec elle. Le docteur, suivant l'impulsion de cette volonté tyrannique, n'avait plus conservé que quelques rapports d'affaires avec cette sœur autrefois très aimée.

Et il était malheureusement à craindre que la rancune gardée par M<sup>me</sup> Monil contre sa belle-sœur ne rejaillît sur la petite fille.

Le gros domestique balourd, qui était, paraît-il, le frère de la vive et avisée Mariette, vint apporter un broc d'eau et prévint en même temps Suzel que le dîner était servi. Elle descendit lentement, le cœur serré à la pensée de se trouver au milieu de cette famille dont deux membres déjà l'avaient accueillie avec une si parfaite indifférence.

Dans le vestibule, elle rencontra Laure, qui la regarda avec une impertinente curiosité et, sans lui dire une parole, passa la première dans la salle à manger.

M<sup>me</sup> Monil se trouvait déjà à table, près d'un jeune garçon plus petit que Constant. Maigre, nerveux, avec un long visage au teint clair et de rares cheveux d'un blond pâle, il avait une physionomie peu sympathique, sèche et dure, et le regard qui se posa sur la petite arrivante n'exprimait qu'un profond dédain.

– Voilà votre cousin Édouard, Suzel ! dit M<sup>me</sup> Monil.

Sans se déranger, le jeune garçon tendit le bout des doigts à Suzel qui les effleura seulement de sa petite main un peu tremblante.

– Mettez-vous là, petite, ordonna M<sup>me</sup> Monil en désignant une chaise près de Laure, et tâchez d'être toujours bien exacte pour les repas. Je ne puis souffrir le retard...

– Tu es vraiment mal tombée en choisissant un médecin pour ton mari, en ce cas ! dit en riant le

docteur qui entrait. Eh bien ! petite Suzel, es-tu un peu reposée, réchauffée ? Ta chambre te plaît-elle ?

Devant le regard de l'enfant passa soudain la vision d'une jolie petite pièce aux claires tentures, aux meubles élégants, tout près de la grande chambre de la bonne aïeule. Là, elle avait passé de si bonnes heures !...

Mais elle se roidit contre l'émotion envahissante, et répondit doucement :

– Elle me plaira beaucoup, quand j'y serai un peu habituée, mon oncle. J'aime à être haut, pour avoir une plus belle vue.

– Ah ! une belle vue ! interrompit Laure, d'un ton moqueur. Des choux, des carottes, des salades, puis de vieilles vilaines maisons, voilà tout ce que vous verrez, de ce côté-là. De l'autre, il y a des jardins... le nôtre, celui des du Vernek, et, surtout, le parc de la maison du Lis. Moi, ça ne me dit rien du tout.

– Pas poétique, ma fille ! Elle ne tient pas des Monil. Ma sœur Claire-Marie adorait la nature et

je la trouvais bien souvent à la fenêtre de sa chambre, la tienne maintenant, Laure. Aucun de mes enfants ne paraît avoir hérité ce goût. Édouard est la prose en personne ; Constant ne s'occupe que de sottises à faire. Mais, à propos, où est-il, Constant ?

– Dans le jardin, je crois, dit Édouard du bout des lèvres.

– C'est bien l'heure, vraiment !..., Et par un temps pareil ! Quel original !... Célestin a-t-il été le prévenir ?

– Il y a longtemps ! Mais tu sais qu'il ne vient jamais que quand cela lui plaît, dit tranquillement M<sup>me</sup> Monil.

Elle était, jusque-là, demeurée silencieuse et avait seulement froncé un peu ses épais sourcils blonds au nom de Claire-Marie.

Le dîner était avancé lorsque Constant entra, échevelé, les habits en désordre, sa cravate nouée de travers devant un col froissé. Ses mains, lavées à la hâte, étaient encore rouges et humides et de petites taches de boue maculaient ses

manchettes... Il se laissa tomber sur sa chaise avec le soupir de satisfaction du travailleur auquel est enfin permis le repos.

– Quelle tenue déplorable, Constant ! s'écria M<sup>me</sup> Monil, tout en faisant signe au domestique de rapporter la soupière. Ne pourras-tu jamais t'habituer à être propre et convenable ?... Regarde et imite ton frère, ajouta-t-elle en désignant Édouard qui était, en effet, vêtu avec une irréprochable correction et gardait une attitude roide et gourmée.

Un large rire fendit la bouche de Constant, qui se renversa en arrière en faisant craquer sa chaise.

– Non, maman, n'espère jamais ça !... Devenir un bonhomme de bois comme Édouard, un mannequin de la Belle-Jardinière !... Ah bien ! dit-il en se tortillant comiquement sur son siège.

– Ça vaut toujours mieux que de ressembler à un paysan « retour de foire » ! mâchonna furieusement Édouard.

– Allons ! taisez-vous ! dit impérieusement le docteur en voyant une réplique toute prête sur les

lèvres de Constant. Au moins, cessez vos disputes à table... Qu'est-ce que tu faisais dans le jardin, par ce brouillard ? Ton travail était-il donc si pressé qu'il te forçât à arriver en retard ?

– Mes travaux sont toujours pressés, papa, dit Constant en redressant la tête d'un air important. J'avais entrepris de déraciner un arbre...

– Un arbre ! Es-tu fou ? s'écria son père en sursautant. Je te défends bien d'y toucher ! Avec cela que notre pauvre jardin est déjà si beau !... Quand je vois celui des du Vernek où, cependant, Aymard, presque ton égal en turbulence, passe tous ses moments de récréation !... ou bien celui de la maison du Lis...

– Là, il n'y a pas de garçon, fit observer Constant qui n'avait pas perdu une cuillerée de potage pendant la tirade de son père. Seulement, il y a M<sup>lle</sup> Radegonde du Vernek qui peut bien compter pour deux. Elle a des moustaches superbes, une taille et une démarche de cuirassier, et elle est si laide ! Ses yeux brillent comme du charbon et c'est, pour sûr, une sorcière. Alors, tu comprends, papa, elle doit

faire le sabbat dans son jardin, ce qui ne l'arrange pas du tout. Mais le diable jaune se charge de le remettre en état... Je l'ai rencontrée ce matin près de sa porte, M<sup>lle</sup> Radegonde, et, comme elle l'ouvrait justement, j'ai voulu glisser un coup d'œil à l'intérieur. Alors elle m'a regardé... Oh ! quels yeux ! J'ai tourné le dos, je vous assure !

– Très brave ! dit la voix mordante d'Édouard. Tu as peur des yeux d'une vieille folle, et tu parles de devenir officier, afin de pourfendre Allemands, Chinois et Soudanais !... Farceur, va !

Le bras de Constant se tendit vers Édouard, en passant devant Suzel et Laure. Instinctivement, Suzel leva la main et la posa sur le bras vengeur.

Constant lui jeta un regard où se mêlaient la surprise et la colère.

– Qu'est-ce qui vous prend, à vous ? dit-il avec rudesse, mais en abaissant cependant son bras. Cet affreux moqueur a besoin d'être châtié... Ah ! je ne suis pas brave !... Je n'ai toujours pas peur des revenants, moi ! dit-il en jetant vers son frère un regard de souverain mépris.



Édouard pâlit, une lueur de colère s'alluma dans ses yeux clairs ; mais il ne répliqua rien et garda, toute la soirée, un silence glacé et une attitude hautaine, qu'il jugeait sans doute fort imposante, mais qui parut amuser énormément Constant.

Ce dernier, en revanche, ne tarit pas de récits variés. Le docteur, qui semblait d'un naturel très gai, lui donnait volontiers la réplique, pendant que M<sup>me</sup> Monil et Laure discutaient à propos d'une toilette demandée par la petite fille... Le docteur adressa quelques questions à sa nièce sur la vie qu'elle menait à Strasbourg ; elle répondit clairement, avec un peu d'émotion dans sa jolie voix musicale, sans se départir de l'enfantine et si gracieuse simplicité qui contrastait singulièrement avec les mines de petite femme et les gestes affectés de Laure. Mais, dans une de ses réponses, elle parla innocemment du « magasin », et, aussitôt, un froid parut tomber sur tous. Suzel ne vit plus devant elle que des visages contraints, moqueurs ou dédaigneux ; elle remarqua l'empressement de son oncle à changer de conversation... Et, petite sensitive au cœur

tendre et fier, elle referma bien vite ses feuilles devant l'hostilité latente qu'elle devinait, sans en comprendre encore la cause principale.

### III

Du pénétrant et mélancolique brouillard qui, la veille, avait accueilli Suzel dans la petite ville de Cerval, il ne restait plus trace, le lendemain ; un clair soleil d'automne illuminait les vieux toits moussus qui fermaient l'horizon... Suzel, en s'approchant de la fenêtre, constata que l'espace s'étendant derrière le grand mur de clôture, aperçu la veille, était un très vaste jardin potager. Au-delà, s'élevaient de pittoresques maisons noirâtres, dont les fenêtres, s'ouvrant çà et là, sans la moindre prétention à une symétrie quelconque, étaient garnies les unes de feuillage et de quelques fleurs d'automne, d'autres, plus prosaïquement, de linge en train de sécher.

En ouvrant la fenêtre et en se penchant un peu, Suzel vit, à gauche, la place traversée la veille et la coquette petite église, dont le mur d'en face lui cachait la base. Elle reconnut aussi, tout contre la

maison de son oncle, la demeure aux allures de geôle entrevue hier dans le brouillard. Même en cette lumineuse matinée, elle gardait son apparence rébarbative. Le temps, qui avait teinté de gris foncé la façade des Monil, semblait s'être acharné sur celle-là pour la noircir complètement. De plus, les épais barreaux du rez-de-chaussée avaient leurs semblables au premier.

L'œil perçant de Suzel distingua, au-dessus de la porte d'entrée, un large écusson de pierre portant des armoiries, et, plus haut, un grand lis, évidemment taillé dans une pierre particulière, car il était demeuré beaucoup plus clair que le reste de l'édifice.

Deux femmes tournaient, en cet instant, le coin de la rue. Celle qui marchait la première attirait l'attention, autant par sa taille immense, sa démarche masculine et son extrême laideur, que par son bizarre accoutrement. Un grand tartan aux couleurs voyantes tombait sur sa jupe grise, fripée et tachée ; une sorte de toque, jadis en fourrure, aujourd'hui atrocement pelée, couvrait à demi ses cheveux grisonnants mal peignés. En

remarquant l'épaisse moustache qui ombrageait la lèvre de cette étrange créature, Suzel, se rappelant le portrait tracé la veille par Constant, pensa que ce devrait être là cette voisine à la mine de sorcière qui avait fait fuir l'audacieux garçon.

En effet, la grande femme gravit le perron de la maison noire, et fit entrer dans la serrure une énorme clé qu'elle tira de son cabas aux flancs rebondis. Pendant ce temps, sa compagne s'était arrêtée au bas des marches et regardait vaguement devant elle, ses mains croisées retenant contre sa poitrine un grand vieux livre de messe armorié. Celle-ci, beaucoup plus jeune, était petite, fluette, toute vêtue de noir, et son doux visage pâle avait une expression de mélancolique recueillement.

– Allons, Haude, entre vite ! Qu'est-ce que tu fais là, à rêvasser ? Voilà le résultat de mômeries ridicules ! dit une voix aigre qui fit tressaillir la petite dame en noir.

Elles entrèrent toutes deux, et la porte se referma lourdement.

Suzel, qui s'était trouvée un instant distraite par la vue de ces étrangères, s'empressa de fermer la fenêtre pour achever sa toilette. Était-ce l'influence du temps clair et lumineux, ou la détente procurée par le repos de la nuit ? Toujours est-il que l'enfant se sentait moins triste et moins découragée, et même elle accueillit par un sourire le bon Klaus qui venait la chercher pour le petit déjeuner qu'elle fit en tête-à-tête avec son oncle. Il interrompit la lecture du journal pour lui parler avec son ordinaire bonté joviale ; mais elle remonta sans avoir aperçu sa tante ni ses cousins.

Avec l'aide de Klaus, Suzel s'occupa de vider ses malles et d'en ranger le contenu dans l'armoire et la commode de sa chambre, Le vieux serviteur avisa ensuite un grenier, où il pensait trouver à placer ces malles vides ; mais ce grenier était déjà à peu près plein d'objets hétéroclites et de caisses de toutes dimensions... Suzel, demeurée au seuil de sa chambre, remarqua, en face d'elle, une porte entrebâillée. L'ayant poussée, elle se trouva dans un petit grenier où se mêlaient fraternellement de vieux meubles, de

vieilles casseroles et d'antiques bouquins. Sur tout cela était répandue une épaisse couche de poussière ; d'énormes toiles d'araignées, de toutes parts, voilaient la vitre du grand œil-de-bœuf tout illuminé de soleil.

– Voilà qui va faire notre affaire ! s'écria Klaus, entré derrière la petite fille. Les malles ne gêneront personne ici, je suppose !

Refusant l'aide de Suzel, il les apporta et les rangea dans un coin... La petite fille, qui examinait les objets très divers épars autour d'elle, s'arrêta devant le mur de droite, dont une partie était formée de briques à demi disjointes, tandis que le reste était blanchi à la chaux. Une porte avait probablement existé là et avait été murée ensuite, ainsi que l'expliqua Klaus à sa jeune maîtresse.

Le vieux domestique s'éloigna pour clouer quelques portemanteaux dans la chambre de l'enfant, et Suzel continua l'inspection du grenier. Ayant avisé une grande et solide caisse, elle monta dessus et se trouva ainsi à la hauteur de l'œil-de-bœuf, qu'elle débarrassa prestement

de ses toiles d'araignée.

Mais la vitre demeurait terne... L'enfant tenta de faire glisser le verrou rouillé et, après quelques efforts infructueux, elle y parvint enfin. Le soleil, alors, entra librement, éclairant le chaos de cette petite pièce, et dans ses rayons d'or se mirent à danser furieusement les innombrables grains de poussière soulevés par l'entrée de Suzel et de Klaus.

Après avoir soigneusement écarté quelques toiles d'araignée pendantes autour de l'ouverture, Suzel se pencha un peu... Comme l'avait dit Laure, c'était le côté des jardins. Celui des Monil, étroit, mais très long, était d'aspect peu soigné. À sa gauche s'étendait un joli enclos, garni de pelouses et de corbeilles de chrysanthèmes, au bout duquel apparaissait une maison route blanche, décorée de gracieux balcons de bois d'un beau ton rouge foncé... À droite, c'était le petit parc de la vieille maison noire qui s'appelait la maison du Lis. Un mur très haut la séparait du jardin du docteur. Une grande quantité de sapins de toutes variétés y croissaient, sans préjudice



d'autres arbres en nombre considérable : mais, tandis que ceux-ci ne montraient plus que quelques feuilles rouges ou jaunâtres, les premiers formaient d'épais bosquets d'un vert sombre qui réussissaient à cacher, même en plein hiver, une partie du parc. Celui-ci semblait bien soigné, mais Suzel n'y apercevait aucune fleur.

En avançant un peu la tête, la petite fille vit la maison, non plus noire, de ce côté, mais absolument verdâtre. Malgré l'absence de barreaux sur cette façade, l'aspect n'en était pas plus engageant.

Une porte du rez-de-chaussée, qui donnait de plain-pied sur l'étroite petite cour pavée précédant le parc, s'ouvrit tout à coup et la voix aigre, entendue déjà ce matin par Suzel, appela :

– Hi-Phung !

D'un bosquet de sapins, planté tout près de la maison, surgit un petit homme grêle, au teint jaunâtre et aux yeux bridés. Son nez était largement épaté et ses cheveux noirs, très luisants, se collaient sur son crâne. Malgré son vêtement européen, ce personnage, qui fit ouvrir

de grands yeux à Suzel, avait une apparence tout à fait exotique.

Il entra dans la maison.

Suzel quitta la fenêtre ; Klaus l'appela pour lui soumettre divers arrangements qu'il voulait faire dans sa chambre, et qui les occupèrent jusqu'à l'heure du déjeuner.

— Vous pourrez aller jouer dans le jardin, Suzel, dit M<sup>me</sup> Monil en se levant de table, une fois le repas terminé. Seulement, ayez soin de ne rien gâter !

L'enfant ne put s'empêcher de trouver la recommandation un peu superflue, en pénétrant dans l'enclos mal tenu qui était le théâtre des débats de Constant. Des plates-bandes se trouvaient, pour la plupart, défoncées, la pelouse montrait de larges plaques chauves et plusieurs jeunes arbres, auxquels s'était probablement attaqué le robuste garçon, avaient pris les formes les plus bizarres.

Suzel suivit la haie à demi dépouillée qui séparait le jardin des Monil de celui de la maison

blanche aux balcons de bois. L'extrémité de l'enclos était également fermée par une haie, beaucoup plus haute et plus épaisse ; mais c'était le parc de la maison du Lis qui s'étendait de ce côté, rendu à peu près invisible par une rangée de larges sapins extrêmement rapprochés.

Suzel s'assit sous une petite tonnelle, et son regard, machinal et mélancolique, se fixa sur les carrés de choux et de salades que Célestin, le gros domestique, entretenait tant bien que mal. Comme ce jardin était triste et différent de celui de Malkein, la jolie maison de campagne aux environs de Strasbourg ! Là, tout était frais et gracieux... là, surtout, elle était aimée !

Les larmes glissaient sur les joues de Suzel, et, malgré tous ses efforts, elle ne pouvait les arrêter. Cependant, elle avait promis à sa grand-mère d'être courageuse « comme une vraie Française », avait dit M<sup>me</sup> Aktreim.

Un pas vif faisait, depuis un instant, craquer les feuilles sèches du jardin voisin... Tout à coup, un objet volumineux passa au-dessus de la haie, tomba aux pieds de la petite fille et, rebondissant,

alla s'enfoncer dans un des sapins du parc.

Suzel avait laissé échapper un cri de frayeur... Elle vit soudain apparaître, au-dessus de la haie, une chevelure brune, très bouclée, puis un visage de jeune garçon fin et distingué. De grands yeux bruns très expressifs posèrent leur regard franc sur Suzel, et une voix inquiète demanda :

– Le ballon vous a-t-il touchée, mademoiselle ?

– Non, pas du tout ! répondit Suzel, en s'avançant de quelques pas. Mais il est dans l'autre jardin, votre ballon !

Une vive contrariété se peignit sur la physionomie du jeune garçon.

– Quel guignon ! Ils ne se donneront pas la peine de le renvoyer par ici, et quant à aller le leur demander !... Si encore je ne voyais que M<sup>lle</sup> Haude, ça irait tout seul ; mais le colonel ou M<sup>lle</sup> Radegonde !... Brrr !... fit-il en simulant un frisson.

– Ils sont donc bien méchants ? questionna Suzel que cette crainte surprenait un peu de la

part de ce beau garçon au regard intrépide.

– Méchants, je n'en sais rien, au fond, mais bien désagréables, à coup sûr ! Ils me fermeraient la porte au nez sans plus de cérémonie... Vous êtes, sans doute, la petite cousine dont Constant m'a dit un mot, ce matin, au collège ? demanda-t-il en la regardant avec une curiosité qui n'avait rien de malveillant.

– Oui, je suis arrivée hier... C'est vous qui demeurez dans cette jolie maison blanche ?

– Justement. Je m'appelle Aymard du Vernek, et je suis avec ma mère, qui est veuve, et ma petite sœur, Yvonne... Oh ! il faudra que vous fassiez connaissance avec elle ! Je vois, rien qu'à votre figure, que vous vous entendrez parfaitement !

– Je ne demande pas mieux, si M<sup>me</sup> Monil le permet, répondit Suzel, dont le doux regard brillait de joie à cette délicieuse perspective de trouver, tout près, une compagne autre que l'égoïste Laure.

– Elle permettra certainement, car ma mère et

elle sont amies d'enfance et se voient parfois. Je suis l'ami de Constant... pas d'Édouard, par exemple ! Il est trop poseur et trop désagréable ! Laure et Yvonne ne s'entendent guère non plus : leurs natures sont tellement différentes !... Ah ! il faut que je vous dise ! ajouta-t-il d'un ton soudainement attristé : ma chère petite sœur est infirme depuis l'âge de deux ans – et elle en a neuf. – Elle ne peut se servir de ses jambes.

Les grands yeux de Suzel exprimèrent une profonde compassion.

– Ah ! qu'elle doit être malheureuse ! Je l'aimerai deux fois plus, à cause de cela !... Elle est bien triste, sans doute ?

– Un peu, parfois ; mais, à l'ordinaire, elle est plutôt gaie, au contraire. Vous verrez, quand vous viendrez à la maison. Tâchez que ce soit bientôt... Allons, je m'en vais, puisque mon pauvre ballon est bien perdu.

– Si la haie n'était pas si épaisse, j'aurais pu essayer de passer.

– Et vous auriez été attrapée par le diable

jaune !

– Le diable jaune ?

– Eh oui ! l'Annamite, Hi-Phung ! Ce sont les gens d'ici qui l'ont appelé comme cela, et c'est vrai qu'il n'a pas l'air très avenant. Le colonel du Vernek l'a ramené du Tonkin.

– Tiens ! les habitants de cette vieille maison ont donc le même nom que vous ?

– Oui, ce sont nos cousins ; mais nous n'en sommes pas plus liés pour cela. Autrefois, ma mère entretenait avec eux quelques relations de politesse, qui se sont continuées par écrit lorsque le colonel fut envoyé au Tonkin. Son fils, militaire aussi, est mort là-bas, et le colonel, ayant pris sa retraite, est revenu en France avec sa sœur et sa fille Haude. Ils sont venus habiter cette vieille maison, depuis longtemps délaissée, et y vivent en reclus, sans que personne y pénètre jamais. Hi-Phung est leur seul domestique... On dit que le colonel a la tête un peu perdue depuis la mort de son fils, et c'est, en effet, assez croyable... Bon, voilà maman qui m'appelle ! Au revoir, mademoiselle, je vais annoncer votre

visite à ma mère.

La tête bouclée disparut et, à travers la haie dépouillée, Suzel distingua la forme svelte d'Aymard qui s'éloignait en courant. La petite fille revint s'asseoir sous la tonnelle délabrée et se reprit à songer, tout en regardant machinalement le ballon d'Aymard – un beau ballon jaune tout neuf – piteusement resserré entre deux branches. Un petit rayon d'espérance venait de réchauffer son cœur aimant, et elle se sentait instinctivement attirée vers cette petite inconnue, cette Yvonne qui était, bien certainement, gracieuse et bonne, car – Suzel le pensait avec une entière conviction – la sœur de l'aimable Aymard du Vernek ne pouvait être autrement.

Klaus vint, un peu plus tard, chercher sa petite maîtresse et lui apprit, d'un ton presque joyeux, qu'il venait d'être agréé comme valet de chambre, sur la recommandation du docteur, par le marquis de Monténar, parent éloigné des du Vernek, qui habitait un vieil hôtel à une très courte distance de la Fontaine-Percée... Suzel, à



son tour, lui raconta la connaissance qu'elle avait faite, et cette nouvelle parut fortement réjouir le brave Alsacien.

« Si elle pouvait trouver là des amis, ma pauvre petite ! » songeait-il en revenant avec elle vers la maison.

Dans le vestibule, ils furent heurtés par Constant qui sortait de la cuisine, ses livres sous le bras, car il venait de rentrer du collège.

– Hurrah ! cria-t-il en levant sa casquette d'un geste superbe. Nous allons nous régaler, ce soir : il y a de la tête de veau ! Je viens de la voir qui cuit doucement sur le coin du fourneau... Aimez-vous la tête de veau, petite ? Moi, je l'adore !

Il s'élança vers l'escalier en criant à tue-tête :

– J'adore la tête de veau... avec des cornichons !...

Mais les livres, imparfaitement retenus sous son bras, glissèrent à terre et la mince couverture de l'un d'eux se trouva complètement fendue.

Édouard, qui sortait de la salle à manger, fit un geste d'horreur et dit avec mépris :

– J’avais bien parié que tes livres ne resteraient pas présentables seulement jusqu’à la fin de novembre ! Ils vont avoir une jolie tournure, à présent !

– Toi, laisse-moi tranquille et occupe-toi de tes affaires ! grommela Constant ; j’aime encore mieux avoir mes livres en loques que de les voir ressembler à tes imbéciles de petits bouquins, recouverts de rose, de vert, de bleu pâle... C’est bon pour les filles, ça !

Édouard pinça dédaigneusement les lèvres et, plus gourmé que jamais, gagna l’escalier qu’il gravit majestueusement... Constant, qui lui avait tourné le dos, se mit en devoir de ramasser les volumes épars. Une petite main adroite vint à son aide et lissa ensuite soigneusement les feuilles froissées.

Mais, malgré toute sa bonne volonté, Suzel ne put remettre en état la couverture endommagée.

– Bah ! tant pis ! déclara Constant avec insouciance. C’est ma grammaire grecque, et, justement, comme je la déteste, je me garde bien de l’ouvrir.

– Mais, comment faites-vous, alors ? demanda Suzel ébahie.

– Eh bien ! je ne la sais jamais, voilà tout ! C'est connu, au collège : Constant Monil a horreur du grec. Et le professeur sait d'avance qu'il restera muet comme une carpe ou qu'il lui présentera une feuille blanche, quand il sera question de la langue du vieux père Homère... Quels yeux étonnés ! Vous aimez donc travailler, vous ?

– Oui, beaucoup !

– C'est extraordinaire ! dit-il en passant la main dans son épaisse chevelure, toujours hérissée. Laure n'est pas comme vous. Aussi paresseuse que la grosse chatte d'à côté, ma sœur !... Il n'y a qu'Édouard... mais ça ne l'empêche pas d'être un imbécile !

– Oh ! Constant, comme vous parlez de votre frère ! s'écria Suzel un peu scandalisée.

Il éclata d'un rire bruyant.

– Ah ! vous m'amusez, vous ! J'ai toujours l'habitude de dire les choses tout franchement, là,

et d'appeler les gens par leur nom. Vous reconnaîtrez bientôt vous-même que j'ai raison quant à Édouard, car vous n'avez pas l'air bête... Et puis vous êtes une bonne petite fille. Ce n'est pas Laure qui m'aurait aidé comme cela ! Aussi je vous raconterai un nouveau tour que nous devons jouer à Édouard et à quelques autres qui sont aussi sots que lui. C'est Aymard et moi qui l'avons combiné... Mais vous ne connaissez pas Aymard ?... Si ?... Où donc l'avez-vous vu ? Allons, voilà qu'on m'appelle en haut ! Vous me raconterez cela plus tard... en mangeant la tête de veau.

Et il gravit l'escalier en quelques bonds, oubliant ses livres sur la banquette du vestibule.

## IV

Le dimanche qui suivit son arrivée, Suzel accompagna M<sup>me</sup> Monil et Laure à la messe de neuf heures qui réunissait toute la fine fleur de la société de Cerval. La petite fille pria avec ferveur, sans se laisser distraire par la vue de ces visages étrangers et des élégantes toilettes qui remplissaient l'église. Il n'en était pas de même pour Laure, qui détaillait d'un œil perçant le costume de ses voisines : la femme et les filles du notaire. Ce fut son unique occupation pendant tout le temps de la messe et, à la sortie, elle glissa à l'oreille de sa mère :

– M<sup>me</sup> Bélinard a remis à son chapeau ses rubans de l'année dernière ; je les ai reconnus tout de suite, maman.

M<sup>me</sup> Monil inclina la tête avec un léger sourire, tout en faisant bouffer ses beaux cheveux blonds sous le charmant chapeau qu'elle mettait pour la

première fois, ce jour-là. Elle était une des grandes élégantes de Cerval et la toilette comptait parmi ses principales préoccupations.

Des saluts, des serrements de main furent échangés à la sortie ; des conversations furent entamées sur la petite place. M<sup>me</sup> Monil se vit entourée d'un grand nombre de ses connaissances qui, tout en échangeant avec elle d'aimables paroles, dirigeaient un regard curieux vers la petite fille en deuil qui se tenait derrière elle.

– C'est probablement votre nièce ?... Une charmante enfant... pas jolie comme votre Laure, mais des yeux magnifiques... Et quelle superbe natte de cheveux !

– Oui, elle est assez gentille, dit M<sup>me</sup> Monil du bout des lèvres.

« Allons, Suzel, venez saluer ces dames.

La petite fille s'avança, fit un gracieux salut et répondit gentiment aux questions qui lui furent adressées. En général, ces personnes avaient l'air bienveillant, et quelques-unes l'embrassèrent avec une véritable compassion. D'autres

l'invitèrent à faire connaissance avec leurs filles, et ces demoiselles, en grande conversation avec Laure, furent appelées pour serrer la main de la petite étrangère. Quelques-unes, petites poseuses à l'air dédaigneux, la toisèrent du haut de leur grandeur ; mais la plupart se montrèrent aimables, entre autres les petites Bélinard, des brunettes au teint brouillé et au regard très doux.

– La voilà, maman ! dit tout à coup une voix joyeuse et bien timbrée.

Devant Suzel, apparut Aymard du Vernek, suivi d'une dame en deuil, très svelte, l'allure élégante. Sous la voilette, Suzel vit un visage doux et gracieux, éclairé par de grands yeux semblables à ceux d'Aymard.

– Comment, à la messe de neuf heures, Thérèse ! Je ne suis pas habituée à vous y voir ! dit M<sup>me</sup> Monil en lui tendant la main.

– En effet, je manque rarement celle de sept heures ; mais j'ai été un peu souffrante, ce matin... Et voilà donc cette petite Suzel dont me parlait hier le docteur, en venant voir mon Yvonne ? dit M<sup>me</sup> du Vernek avec un charmant

sourire à l'adresse de l'enfant.

Elle se pencha, et, l'attirant à elle, posa sur son front un baiser si affectueux que des larmes d'émotion vinrent aux yeux de Suzel.

– N'est-ce pas, maman, qu'elle plaira à Yvonne ? s'écria Aymard qui avait salué l'enfant d'un joyeux sourire.

– Mais je le crois, mon enfant... Et j'espère, Émilie, que vous lui permettrez de venir près de ma petite chérie ?

– Oh ! tant que vous voudrez, Thérèse. Je ne sais trop qu'en faire, à la maison. Nous avons notre vie parfaitement réglée ; Laure a ses amies, ses petites occupations et, vraiment, cette enfant, que mon mari a cru devoir accueillir, est une gêne pour moi.

Elle avait un peu baissé le ton en prononçant ces derniers mots, mais Suzel les entendit néanmoins et elle devint toute pâle de pénible émotion.

Aymard rougit de colère et sa mère dit à voix basse, d'un ton de vif reproche :



– Comment parlez-vous ainsi d'une pauvre orpheline, Émilie ! Une gêne ? Cette charmante enfant a l'air si doux ! Dites plutôt un bonheur, car il y a là une bien belle œuvre à faire !

– Je ne m'en sens pas du tout le goût ! répliqua sèchement M<sup>me</sup> Monil. Je veillerai à son bien-être, à son éducation, mais quant à me déranger pour elle, il n'y faut pas compter. Je l'ai bien fait comprendre à mon mari... Voulez-vous que je vous l'envoie cette après-midi, Thérèse ? Je vais avec les enfants chez ma mère, et je sais qu'elle ne serait pas charmée de voir arriver cette petite étrangère.

– Certes, je ne demande pas mieux !... Serez-vous contente de venir voir Yvonne, mon enfant ? demanda M<sup>me</sup> du Vernek en posant sa main caressante sur l'épaule de la petite fille.

Suzel leva vers l'aimable femme un regard tout illuminé de reconnaissance qui valait la plus éloquente des réponses et qui amena, sur les lèvres de M<sup>me</sup> du Vernek, un sourire ému et très doux, détendait singulièrement sa physionomie un peu triste.

– Allons, c'est convenu, nous vous attendrons à deux heures... Au revoir, Émilie... Laure, vous ne venez donc pas voir Yvonne ? dit-elle à la petite fille qui se rapprochait après avoir échangé avec ses amies de nombreuses poignées de main.

– Je tâcherai d'y aller la semaine prochaine, madame ; mais je suis si occupée ! déclara Laure avec un imperturbable sérieux.

Suzel, témoin, de sa paresse et de ses perpétuelles flâneries, la regarda avec stupeur ; Aymard laissa échapper un éclat de rire moqueur et s'écria sans façon :

– Ne nous racontez pas de farces, Laure ! Vous n'avez jamais su ce que c'est que d'être occupée... Dites plutôt, bien franchement, que c'est la paresse... ou bien encore que cela vous ennuyait.

Elle lui lança un coup d'œil furieux et, lui tournant le dos, alla rejoindre deux de ses amies qui caquetaient en prenant des airs de petites femmes.

M<sup>me</sup> du Vernek prit congé de M<sup>me</sup> Monil et

s'éloigna, suivie d'Aymard qui avait échangé avec Suzel une amicale poignée de main.

Les Monil – à part le docteur – montèrent, dès que le déjeuner fut fini, dans un petit break qui appartenait à la mère de M<sup>me</sup> Monil.

M<sup>me</sup> Bardenay d'Auvragues avait quitté Rennes, quelques années auparavant, pour venir s'installer dans une petite propriété aux environs de Cerval. On racontait, à ce propos, que le docteur s'était félicité de l'exiguïté de sa demeure, qui faisait que sa large et imposante belle-mère, fort encombrante au moral comme au physique, avait préféré, à l'unique chambre qu'il pouvait lui offrir, une confortable installation dans le chalet des Tilleuls.

Suzel se trouvait donc abandonnée à elle-même, car Célestin et Mariette étaient sortis, et le docteur travaillait dans son cabinet. Klaus, entré depuis deux jours dans sa nouvelle place, l'avait avertie qu'il ne pourrait venir qu'un peu plus tard lui dire un court bonjour. Il était encore trop tôt pour qu'elle pût se rendre chez M<sup>me</sup> du Vernek : l'horloge sonnait seulement une heure. Elle

chercha donc un livre à sa convenance, dans une bibliothèque spécialement affectée aux enfants et où trois ou quatre volumes d'aventures extraordinaires, déchirés, maculés et incomplets, témoignaient indubitablement de leur passage entre les mains de Constant... Puis elle alla s'asseoir au fond du jardin et, ouvrant le livre choisi, elle se plongea dans l'attachante histoire de la *Fille de Carilès*.

De temps à autre, elle relevait la tête, et, chaque fois, son regard était invinciblement attiré par le ballon jaune, toujours enfoncé entre les sapins. Un si beau ballon ! tout neuf !... Et il était si près ! Quel dommage de l'abandonner ainsi sans tenter de le ravoir !

Que risquait-on, pourtant ? Malgré leur mine peu rassurante, la vieille fille qui répondait au nom de Radegonde et le petit bonhomme jaune ne la dévoreraient pas !

Elle s'approcha de la haie et essaya d'écarter les branchages épineux ; mais ils étaient si bien entrelacés qu'elle n'aurait pu s'y frayer un passage, même pour sa mince personne.

Cependant, en examinant la haie jusqu'au bout, elle finit par découvrir un espace moins serré, que ses petites mains s'employèrent à élargir. Les branches, bien écartées, laissèrent libre un étroit passage où pouvait se glisser la petite fille.

Elle hésita encore un instant. Si elle allait se trouver nez à nez avec la terrible sorcière qui faisait reculer Aymard et Constant eux-mêmes ?... Mais ce serait vraiment une malchance ; l'espace était si court entre la haie et les sapins !

Une minute plus tard, Suzel se trouvait dans le parc et s'avançait vers le grand sapin où le ballon se détachait comme un fruit gigantesque. Mais, en atteignant l'arbre, l'enfant s'aperçut avec consternation que son bras n'arrivait pas assez haut... Le ballon était décidément bien perdu.

Elle demeurait devant le sapin, cherchant un moyen, sans plus songer qu'elle pouvait être surprise, et elle eut un tressaillement de terreur en entendant un cri étouffé. D'un bosquet un peu éloigné venait de surgir la petite dame en noir

qu'elle avait vue, un matin, rentrer avec M<sup>lle</sup> Radegonde. Cette fois, elle était sans chapeau : une mantille de dentelle couvrait à demi sa chevelure brune.

Elle accourait vers Suzel interdite, son doux visage bouleversé par l'effroi.

– Ciel ! d'où venez-vous ?... Que faites-vous ici, ma petite fille ? dit-elle d'une voix haletante. Comment êtes-vous entrée ?

Incapable d'articuler une syllabe, Suzel désigna la haie, puis le ballon.

La dame joignit les mains.

– Il ne faut jamais faire cela !... Vous auriez pu avoir bien de l'ennui, ma pauvre petite, si d'autres que moi... Allons, prenez votre ballon et partez vite, mon enfant, dit-elle à voix basse, en jetant autour d'elle un regard anxieux.

– Je ne peux pas l'avoir, madame ! murmura Suzel.

La main de l'étrangère – une fort jolie petite main – s'étendit vers le sapin et y prit le ballon qu'elle mit entre les bras de Suzel...

Puis, prenant la petite fille par les épaules, elle la poussa doucement vers la haie et l'aida à passer l'étroite ouverture.

– Merci, madame, dit poliment Suzel, qui commençait à se remettre de son saisissement.

– Au revoir, ma petite enfant, dit la voix douce de la dame.

Voyant que les mains de l'étrangère s'employaient à rapprocher les branches de la haie, Suzel l'y aida de son côté, et bientôt il n'y eut plus trace de la voie frayée par la petite fille.

– Vous ne reviendrez plus, n'est-ce pas, mon enfant ? dit la dame d'une voix un peu tremblante. Promettez-moi...

Elle s'interrompit et se rejeta précipitamment en arrière. Des pas lourds se rapprochaient, et une grosse voix s'écria avec irritation :

– Que fais-tu là, Haude ? Voilà un quart d'heure que je te cherche !

– Je vous demande pardon, père... J'arrangeais un peu cette haie, dont un endroit ne me paraissait pas suffisamment serré.

– Tu faisais bien, alors... Cette clôture me chiffonne. Je crois que je me déciderai à faire élever un mur, car réellement nous ne sommes pas ainsi tout à fait chez nous.

– Mais, père, cela semblera bien étrange ! On se demandera de plus en plus ce que nous tenons à si bien cacher...

Comme sa voix tremblait soudain !

– On racontera ce qu'on voudra... on mettra cela sur le compte de mon originalité... ou de ma folie. Mais ce sera beaucoup plus prudent, Haude.

– C'est aussi mon avis, dit une voix désagréable qui fit tressaillir Suzel. Voici longtemps que je l'avais dit... Allons, Haude, va faire un tour à la cuisine. Hi-Phung est allé aux provisions et je suis sûre qu'il a posé la marmite au milieu du fourneau, ce qui nous procurera une soupe détestable, comme à l'ordinaire ! Devrais-je avoir besoin de te dire d'aller surveiller cela ? Mais non, Mademoiselle préfère vaguer dans le parc et rêver aux étoiles...

Des étoiles, pour l'instant, étaient absentes,



mais M<sup>lle</sup> Radegonde, à qui appartenait certainement cet organe harmonieux, n'y regardait pas de si près.

– ... Allons, petite sottise sentimentale, à ton âge, n'as-tu pas honte ? Va veiller à la soupe et regarde en passant si Mar...

Une exclamation d'effroi retentit, et la voix étouffée de M<sup>lle</sup> Haude murmura quelques mots.

– C'est insupportable ! Quel désagrément d'avoir des voisins ! grommela M<sup>lle</sup> Radegonde. Oui, ce mur est indispensable, Hubert. On ne peut même parler tranquillement sans risquer de voir ses affaires connues de tous !

– Tu cries toujours comme une pie en colère ! dit la grosse voix masculine. Un mur ne servirait pas à grand-chose, si tu ne mettais une sourdine à ta voix. En un sens, la haie est même préférable, car on se méfie davantage. Il n'y aurait que s'il prenait fantaisie à un des enfants de s'y frayer un passage... Mais elle est bien serrée, n'est-ce pas, Haude ?

– Oui, père.

– Bon... Il te reste à baisser ton caquet, Radegonde. Tu sais, d'ailleurs, qu'il est un nom qui ne doit être prononcé qu'à voix basse, fût-ce entre les quatre murs de ta chambre !

Les pas s'éloignèrent dans des directions différentes.

Suzel, tremblant de se voir découverte, était restée blottie près de la haie, emportant le ballon qui venait de lui occasionner de si fortes transes. Quelques minutes de plus, et elle se serait trouvée en présence de ces personnages dont le ton et les paroles n'annonçaient pas précisément des natures accommodantes !.. Tout s'était cependant bien passé, grâce à la petite dame si douce qui s'appelait M<sup>lle</sup> Haude.

## V

Après avoir rapidement changé de robe et refait sa coiffure, fort endommagée par le passage à travers la haie, Suzel sortit pour se rendre chez M<sup>me</sup> du Vernek. La maison blanche avait son entrée sur une rue adjacente et, dès qu'elle eut tourné l'angle de cette rue, la petite fille vit Aymard debout sur le seuil.

– Enfin, vous voilà ! Yvonne craignait que vous ne vinssiez pas, et elle m'a envoyé en reconnaissance jusqu'ici... Mais on dirait que c'est mon ballon !

– Oui, c'est bien lui ! dit Suzel en riant. Un peu plus, je tombais entre les griffes des voisins... mais, enfin, je l'ai eu !

– Vous avez été le chercher ?... Eh bien ! vous êtes joliment crâne ! Le colonel est si féroce pour empêcher quiconque de pénétrer chez lui !... Venez vite, nous allons raconter cela à Yvonne !

Il la prit par la main et l'entraîna jusqu'à une petite pièce, simplement, mais gentiment meublée. M<sup>me</sup> du Vernek lisait, assise près d'une chaise longue où se trouvait étendue une petite fille, brune et délicate, à la physionomie extrêmement gracieuse et attirante.

– Maman, Yvonne, je vous présente une héroïne ! Elle a affronté les dragons, sorcières et magiciens de la maison du Lis ! s'écria gaiement le jeune garçon. Voici mon ballon que je croyais si bien perdu !

– Comment, petite fille, vous avez osé ? dit M<sup>me</sup> du Vernek en embrassant affectueusement Suzel. J'avoue qu'une rencontre avec le colonel, dans cette propriété qu'il tient si jalousement fermée, ne m'aurait pas souri du tout... Tenez, Yvonne vous regarde avec stupeur. Elle a une peur horrible de la cousine Radegonde, aperçue seulement de loin, pourtant, car nous n'avons jamais eu l'honneur de sa visite.

Suzel, en se tournant un peu, vit, fixés sur elle, deux beaux yeux bleus étonnés. D'un mouvement spontané, elle se pencha et embrassa la petite

infirmes... Deux bras maigres entourèrent son cou, et la voix douce d'Yvonne murmura :

– Vous êtes bien gentille d'être venue !... Mais n'allez-vous pas vous ennuyer, près de moi ? Je ne peux pas marcher, je suis quelquefois triste...

– On peut très bien s'amuser sans marcher, dit Suzel avec l'aimable sourire qui rendait si charmante sa physionomie trop souvent attristée. Et puis, nous nous consolerons ensemble. Je ne suis pas bien heureuse non plus... Vous ne pouvez pas marcher, c'est vrai, mais vous avez votre mère et votre frère ; tandis que moi, je n'ai personne... non, personne, sauf mon cher vieux Klaus ! dit-elle d'un ton singulièrement douloureux dans cette bouche d'enfant. Je ne sais pas quelle est la plus malheureuse des deux... mais je crois pourtant que c'est moi.

Personne, pas même la jeune infirme, ne songea à la contredire. Le fait leur semblait indiscutable... M<sup>me</sup> du Vernek enveloppa Suzel d'un regard de tendre compassion, et Yvonne lui saisit la main.

– Je tâcherai d'être pour vous une vraie amie,

une sœur, afin que vous soyez un peu heureuse. C'est vrai que je ne suis pas tant à plaindre, après tout !

Quelques instants plus tard, Suzel, débarrassée de son chapeau, s'asseyait près d'Yvonne et, sur la demande de M<sup>me</sup> du Vernek, parlait des jours de calme bonheur qui s'étaient écoulés à Strasbourg, dans le bel appartement situé au-dessus du magasin de verrerie. L'existence y était paisible et heureuse, illuminée par la tendresse de la grand-mère et du père au noble cœur, aux sentiments si délicats. Tous deux avaient inculqué à la toute petite fille, qu'ils aimaient passionnément, les premiers éléments d'une forte piété et du plus pur patriotisme ; en cette jeune âme, déjà vibrante et réfléchie, ils avaient développé l'énergie morale, comme s'ils prévoyaient que leur chère enfant était destinée à connaître tôt la souffrance.

Depuis deux jours, Suzel, habituée à confier ses impressions au fidèle Klaus, avait dû les renfermer en elle. Devant ces auditeurs émus, qu'elle devinait pleins de sympathie, elle laissa

parler son petit cœur resserré et évoqua les chers souvenirs, si près encore, et si loin pourtant !

– Et je vois bien que je gêne tout le monde chez mon oncle ! conclut-elle avec un peu d'amertume.

– Mais non, ma chère petite, ne croyez pas cela ! dit M<sup>me</sup> du Vernek en essayant de mettre un peu de conviction dans son accent. M<sup>me</sup> Monil est d'apparence froide, ses enfants sont très gâtés, mais vous vous habituerez à ces différents caractères, et eux-mêmes finiront par vous aimer... Allons, mes petites filles, amusez-vous ensemble. Voici des jeux, des gravures, de quoi occuper tout l'après-midi. Aymard viendra vous rejoindre tout à l'heure, quand il aura fini son devoir de mathématiques.

– J'y vais, maman ! s'écria le jeune garçon en se levant d'un bond. Mademoiselle Suzel, je vous enseignerai un nouveau jeu dont vous me direz des nouvelles !

Il s'éloigna en chantonnant, et l'on entendit son pas un peu tapageur résonner dans l'escalier.

– Je voudrais avoir un frère ! dit pensivement Suzel.

– Et surtout un frère comme Aymard, si bon, si dévoué ! Quelquefois, il est bien un peu vif et bruyant ; mais il suffit que maman ou moi laissions voir qu'il nous fatigue ou nous fait de la peine, pour le faire aussitôt cesser.

Quand Aymard, son devoir terminé, vint rejoindre les petites filles, il trouva les jeux encore enfermés dans leurs boîtes. Suzel et Yvonne avaient eu assez à faire de se raconter leurs impressions, d'échanger leurs goûts et leurs idées. Mais le jeune garçon eut vite établi un jeu de loto avec certaines modifications dues à son cerveau inventif, de telle sorte que l'entrain ne languit pas un instant et que tous trois s'écrièrent : « Déjà ! » lorsque M<sup>me</sup> du Vernek annonça que six heures allaient sonner.

– Je parie qu'on ne se paye pas de ces bonnes parties-là chez le colonel ! fit observer Aymard. Maman, vous nous avez dit, un jour, que la cousine Haude était gaie et rieuse, il y a quelques années. Comment peut-elle vivre là ?



– Pauvre Haude, elle a tant changé ! Quand je fis sa connaissance, à Paris, elle était, en effet, pleine de vie, de charme et de gaieté. Sans être absolument jolie, elle était fine et gracieuse, doucement spirituelle, et bonne surtout. Elle allait un peu dans le monde, s’occupait beaucoup de musique et, pour obéir à la volonté de son père, laissait la direction de la maison à sa tante Radegonde, un peu moins sorcière qu’aujourd’hui, mais toujours peu sympathique et très autoritaire, sauf à l’égard de son frère. Le colonel n’était pas encore un ours comme maintenant. Bien que de caractère renfermé et inflexible, il se montrait assez sociable et dévoué envers ses amis. Il avait une grande affection pour son cousin Georges, mon pauvre mari, et était très fier de son brillant avenir qu’il proposait toujours pour modèle à son fils Marcel, un être charmant au physique, très intelligent, mais paresseux et violent et qui, n’ayant jamais voulu se donner le moindre mal, avait dû s’engager. Son père l’avait fait partir pour le Tonkin, où il espérait le voir faire plus facilement son chemin. Le colonel fut, peu de temps après, envoyé lui-

même à Hanoï. Il s'en alla avec sa sœur et sa fille. Un an plus tard, nous apprenions la mort de Marcel, tué dans une expédition contre les Pavillons-Noirs, ainsi que le fiancé de la pauvre Haude. On attribue à ce douloureux événement le bizarre changement du colonel et la vie singulière que mène maintenant cette famille.

– Moi, je crois que cette vilaine sorcière de cousine Radegonde est cause de tout, déclara sérieusement Aymard. C'est sûrement un affreux oiseau de malheur, et si l'on pouvait la brûler, je suis certain que tout changerait, à la maison du Lis.

– Oh ! Aymard ! s'exclama Yvonne, un peu suffoquée à l'énoncé de cette mesure radicale.

– Je te dis qu'elle mérite le bûcher ! répéta-t-il avec énergie. Allons, ne prends pas cet air effarouché, Yvonnette. Au fond, voyons, ne trouves-tu pas qu'elle ferait bien sur un tas de fagots, avec de belles petites flammes qui feraient flamber ses oripeaux ?...

– Tais-toi, Aymard ! interrompit M<sup>me</sup> du Vernek d'un ton sévère. N'oublie pas que M<sup>lle</sup>

Radegonde est notre parente !

– Hélas, oui ! je ne m'en glorifie pas du tout, maman, je vous assure !... Non, certes, parce qu'elle est mal vêtue. Ma tante Alberte s'habille encore plus singulièrement, et pourtant je lui donne le bras pour la promener en ville et je recevrais de la belle manière ceux qui s'aviseraient de rire d'elle ! Elle est si bonne, tante Alberte !... Mais M<sup>lle</sup> Radegonde est méchante pour les gens comme pour les bêtes ; elle est avare et chasse les pauvres gens avec de mauvaises paroles. C'est pour cela que je ne me félicite pas d'être son cousin.

Aymard reconduisit Suzel jusqu'à la porte du docteur, mais il refusa d'entrer en déclarant gravement que Constant l'avait offensé, la veille, et qu'il ne franchirait pas ce seuil avant d'avoir reçu réparation de l'offense. Il prit amicalement congé de la petite fille et s'éloigna à grands pas.

Dans l'escalier, Suzel croisa Constant qui marmottait furieusement et dont la joviale physionomie était empreinte d'une maussaderie inaccoutumée.

– Est-ce que vous vous êtes amusée, vous ? demanda-t-il brusquement. Moi, j'en ai plein le dos, des Tilleuls ! Un parc soigné, peigné, avec des fleurs de toutes les couleurs arrangées en forme de lettres, et des gazons sur lesquels personne ne doit marcher ! C'est affreux !... Et vous comprenez comme c'est amusant pour moi ! Il faut faire quelques pas bien sagement dans les allées sablées, ou bien s'asseoir au salon et s'occuper à un jeu tranquille et très bête... Alors, de temps en temps, c'est plus fort que moi, j'égratigne les pelouses, je dérange les beaux dessins, je renverse un des sots petits meubles dont est plein le salon de grand-mère... ou bien encore je dis une sottise. Le reste du temps, je m'ennuie dans les grands prix et je suis toujours de mauvaise humeur en revenant... Mais, à propos, dites-moi donc si Aymard avait l'air fâché contre moi.

– Oui, très fâché ; il n'a pas voulu entrer, tout à l'heure.

– Bah ! ça se passera ! Je lui offrirai demain une partie de ballon dans la grande prairie et une

douzaine de gaufres chez la mère Jeantou, ça nous remettra tout de suite. Un chic type, Aymard, et qui n'a pas de rancune pour deux sous. Ce n'est pas comme Édouard ! Figurez-vous...

– Constant, avec qui causes-tu ? demanda, de sa chambre, M<sup>me</sup> Monil.

– Avec Suzel, maman.

– Elle est donc rentrée ?... Allez vite dans votre chambre, petite, au lieu de retenir Constant à bavarder, quand il a encore toutes ses leçons à apprendre.

– Dis plutôt que c'est moi qui la retiens, maman ! s'écria Constant. Je lui racontais comme on s'amuse bien, aux Tilleuls... Oh ! c'est effrayant comme on s'y amuse !

Il sauta d'un seul bond les dernières marches et disparut dans la cuisine. Selon une incorrigible habitude, qui provenait à la fois d'un formidable appétit et d'une gourmandise invétérée, il allait s'informer du menu et humer l'appétissant fumet s'échappant des casseroles.

## VI

Le lendemain de ce dimanche qui avait mis un peu de joie dans l'âme de Suzel, la petite fille fut présentée à la directrice de la pension où elle devait se rendre chaque jour, en compagnie de Laure. M<sup>me</sup> Lorinot, une grosse femme à mine joviale, lui fit passer un rapide examen et la déclara très avancée pour son âge, apte, par conséquent, à suivre le même cours que sa cousine, plus âgée d'un an.

– Vous m'étonnez ! dit M<sup>me</sup> Monil d'un air pincé. Il me semble préférable de ne pas la surmener en lui faisant faire des études trop fortes, d'autant plus que sa santé paraît assez délicate.

– Oh ! soyez sans crainte, elle suivra ce cours le plus facilement du monde, et ce sera une excellente émulation pour Laure qui devient chaque jour plus paresseuse.

– Laure est fort intelligente, mais elle n’aime pas à se plier à un travail régulier, répliqua sèchement M<sup>me</sup> Monil. Quand elle le voudra, elle tiendra la tête de sa classe !

– Je souhaite que ce jour arrive, madame ! dit la directrice avec son éternel sourire.

En sortant de la pension, M<sup>me</sup> Monil se rappela tout à coup qu’elle avait omis une visite indispensable et dit à Suzel de rentrer seule, en lui indiquant le chemin à prendre, la petite fille s’en alla donc, non sans se demander, avec un peu d’amertume, si sa tante aurait laissé Laure s’en retourner ainsi sans être accompagnée... Dans la rue de la Fontaine-Percée, elle passa devant une petite boutique d’épicerie qui éveilla en elle un souvenir, encore précisé par la vue de la petite femme en coiffe qui arrangeait la devanture, et d’une jeune fille, courte et replète, debout sur le seuil. Elle les avait vues le soir de son arrivée, alors que, perdus dans le brouillard, Klaus et elle étaient venus s’informer du chemin, dans ce modeste magasin bien éclairé.

Suzel reçut un bonjour empressé et un sourire

de la grosse Mélanie, qui exhibait glorieusement à la porte un corsage tout neuf... La nièce de Marie-Françoise la suivit des yeux pendant un instant, puis se tourna vers l'épicière qui, retournée au comptoir, s'emparait des plateaux des balances pour les examiner d'un œil sévère.

– La nièce du docteur est toute seule, tante. M<sup>me</sup> Monil ne veut pas déranger la Mariette pour elle, sans doute. Pourtant, quand M<sup>lle</sup> Laure veut aller ici ou là, elle n'y regarde pas.

– Dame, c'était à prévoir, avec un caractère comme celui-là. En dehors de ses enfants qui peuvent se livrer à toutes leurs fantaisies, M<sup>me</sup> Monil ne supporte rien, et une tache sur ses meubles, un pli à ses rideaux sont affaires d'État. Il paraît que la petite est logée au second, dans une quasi-mansarde. Elle est très riche pourtant, dit-on... Mais, dis donc ! tu as drôlement nettoyé ces balances ! Voilà du travail bien fait, vraiment ! Tu vas me faire le plaisir de le recommencer !

– Tante, vous êtes pire que M<sup>me</sup> Monil ! dit Mélanie d'un air moitié riant, moitié fâché, mais



en prenant néanmoins les plateaux qu'elle se mit à frotter vigoureusement.

Suzel avait tranquillement continué à descendre la rue de la Fontaine-Percée et passait devant l'église au moment où en sortait M<sup>lle</sup> Haude du Vernek, toute pâle et toute frêle dans ses vêtements noirs. Sa main droite, dégantée, tenait un grand chapelet aux grains d'un blanc rosé, presque transparent, qui semblait une traînée de perles sur sa robe sombre. Elle paraissait encore absorbée dans sa prière et ne reconnut pas l'enfant qui suivait le même chemin qu'elle.

Elles marchèrent un instant sur le même plan... Tout à coup, Suzel se rapprocha de M<sup>lle</sup> du Vernek...

– Mademoiselle ?...

La jeune dame tressaillit et tourna vers l'enfant un regard surpris.

– Que voulez-vous, ma petite fille ?

– Mademoiselle, je vous promets de ne plus passer par la haie.

Une ombre de sourire détendit légèrement les traits fatigués de M<sup>lle</sup> du Vernek. Sa main saisit celle de Suzel...

– Vous êtes une bonne enfant, et je vous remercie. J’ai confiance en votre promesse...

Une fugitive émotion animait un peu son visage mélancolique, et ses yeux, d’un bleu profond, considéraient avec attendrissement le gracieux visage de Suzel, un peu empourpré par l’effort que venait de faire la petite fille pour surmonter sa timidité.

– Je croyais que le docteur Monil n’avait qu’une fille ? reprit M<sup>lle</sup> Haude d’un ton d’intérêt.

– Je suis sa nièce, mademoiselle, et je suis orpheline...

Un brusque mouvement de M<sup>lle</sup> du Vernek faillit renverser Suzel. La main de la jeune dame se retira si précipitamment, qu’elle laissa glisser à terre le chapelet enroulé autour de son poignet... M<sup>lle</sup> Haude, sans s’en apercevoir, se dirigea rapidement vers la maison du bis, dont la porte venait de s’ouvrir.

Un homme un peu fort, d'apparence robuste et de tournure militaire, parut sur le seuil. Il échangea quelques mots avec M<sup>lle</sup> Haude et, descendant le perron, se dirigea vers la place.

Suzel, le premier moment de saisissement passé, avait ramassé le chapelet ; elle se remettait en marche au moment où l'inconnu passa près d'elle. Elle vit des traits flétris, un front haut et volontaire traversé de profonds sillons, une grosse moustache blanche ombrageant des lèvres au pli amer, et surtout des yeux très sombres, très durs, qui, effleurant la petite fille au passage, la firent un peu frissonner.

Le premier mouvement de Suzel avait été de courir après M<sup>lle</sup> du Vernek pour lui remettre son chapelet ; mais la vue du terrible colonel, – car ce devait être lui, – avait arrêté son élan, et, en arrivant devant la maison du Lis, elle trouva la porte close.

Que faire ?... Il ne lui restait qu'à sonner, au risque de voir apparaître l'effrayante sorcière.

La petite sonnette au timbre grêle résonna timidement sous la main de Suzel. L'enfant,

après quelques minutes qui lui parurent interminables, perçut enfin un léger mouvement. Une chaîne fut tirée, puis une clef grinça dans la serrure et la porte s'entrouvrit, laissant voir la tête fine de M<sup>lle</sup> Haude. Celle-ci eut un brusque mouvement, à la vue de la petite fille, et ne put retenir un geste d'effroi.

– Vous avez laissé tomber votre chapelet, mademoiselle ! dit précipitamment Suzel.

– Mon chapelet !... Oh ! merci, ma chère enfant ! J'aurais eu un tel chagrin de le perdre !

– Qui est là ?... À qui parles-tu ? demanda, de l'intérieur, une voix aigre.

– Ma tante, c'est une enfant qui rapporte mon chapelet que j'avais laissé tomber dans la rue.

– Il t'arrive toujours de semblables histoires ! Le beau malheur, après tout, s'il était resté sur le chemin !

Les traits délicats de M<sup>lle</sup> Haude se contractèrent, une lueur douloureuse passa dans ses beaux yeux pendant qu'elle serrait contre elle le chapelet, dans un geste d'ardente protestation.

– Comment pouvez-vous parler ainsi, ma tante ? dit-elle d'un ton de poignant reproche. Vous savez, cependant, ce que ce souvenir est pour moi !

– Sensibleries ridicules ! grommela la voix revêche. Allons, ferme promptement cette porte, tu me fais geler. Donne un sou à l'enfant, si tu veux, et qu'elle décampe au plus vite.

Une légère rougeur de confusion envahit le pâle visage de M<sup>lle</sup> Haude.

– Non, ce n'est pas ce qu'il lui faut ! murmura-t-elle avec émotion.

Et, se penchant, elle mit un baiser sur le front de Suzel.

– Merci, ma chère petite... et priez quelquefois pour moi !

La porte bardée de fer se referma lentement, et Suzel se retrouva seule dans la rue.

L'enfant était tout émue de ce chaud baiser et de cette sympathie spontanée ; toute triste aussi en devinant, dans sa pénétration précoce, les souffrances dont était semée l'existence de M<sup>lle</sup>

Haude, souffrances mystérieuses, mais accablantes, dont ce visage encore jeune portait l'indéniable empreinte... Et cette impression, toute fraîche encore au cœur de Suzel, eut pour résultat de faire passer inaperçus pour elle l'air de hauteur dédaigneuse affecté par Édouard qu'elle rencontra dans l'escalier et la mine vexée de Laure, quand celle-ci apprit le résultat de l'examen chez M<sup>me</sup> Lorinot.

– Bah ! vous ne resterez pas longtemps dans ma classe ! dit-elle en pinçant les lèvres. On vous a interrogée sur ce que vous saviez, voilà tout !

– Eh bien ! voilà ce qui s'appelle une chance ! s'écria Constant qui se trouvait là. Je ne l'ai jamais eue, moi ! On m'interroge toujours sur ce que je ne sais pas.

– Bien malin, puisque tu ne sais rien ! dit la voix pointue d'Édouard.

– Attends un peu, tu vas voir que je sais me servir de mes poings ! s'écria Constant en s'élançant furieusement.

Édouard fit un bond de côté, mais il glissa et

s'étala de tout son long. Sa main droite, en voulant se retenir au pied d'une table, se blessa sans doute à une éraflure du bois, car il jeta un cri perçant qui ressemblait à un miaulement de chat en détresse.

La charitable Suzel s'élança vers lui, mais il cria avec colère :

– Allez-vous-en, petite sottise ! Vous êtes tous des imbéciles, des...

– C'est ça, mon bon, il n'y a que toi de supérieur, ici ! dit ironiquement Constant qui ne s'émouvait en aucune façon, pas plus que Laure, d'ailleurs, de la chute de son frère, et qui s'était croisé les bras en le regardant d'un air moqueur. Tout le monde sait, et je l'apprends à Suzel si elle ne l'a déjà deviné, qu'Édouard Monil est un aigle, la gloire future de sa ville natale, le triomphateur de l'avenir, le « grrrand » et célèbre magistrat de demain... et, en attendant, le possesseur d'un billet de parterre.

L'emphase comique de Constant fit éclater de rire les petites filles déjà mises en belle humeur par la mine furibonde d'Édouard. Celui-ci se

releva brusquement et murmura entre ses dents serrées :

– Tu me le payeras, toi ! Demande-moi des renseignements pour tes devoirs, tu verras comment tu seras reçu !

Un rire inextinguible secoua Constant.

– Ah ! bien, elle est bonne, celle-là ! Combien de fois m'en as-tu donné, des renseignements, hein ? Chaque fois que je t'ai demandé une pauvre petite explication, tu m'as répondu : « Cherche toi-même, je n'ai pas le temps et tu m'assommes... » Donc, quand j'ai dans l'idée de mettre un devoir sur pied, ce qui ne m'arrive pas tous les jours, je vais me renseigner auprès d'Aymard, la complaisance même. Tu vois que ça ne me changera pas beaucoup, mon petit.

Une des plus grandes injures que Constant pût faire à son frère était de l'appeler ainsi. Édouard était son cadet et avait, en outre, la tête de moins que lui, infériorité qui exaspérait son immense vanité ; le malin Constant, toujours en guerre contre lui, s'en était depuis longtemps aperçu et ne négligeait pas cette occasion de prendre sa



revanche sur les dédains qu'Édouard lui prodiguait, en raison de son désordre et de sa paresse. Ce gros garçon, insouciant et batailleur, avait, en effet, au collège, les places les plus déplorables, tandis qu'Édouard, qui suivait la même classe, bien que d'un an plus jeune, en tenait la tête avec Aymard, son rival... Mais Constant ne se préoccupait pas d'avoir rang parmi les cancre et se contentait de posséder les poings les plus solides, les jambes les plus agiles et la plus large poitrine de tout le collège. Ces avantages n'étaient pas à dédaigner, car ils tenaient en respect le rageur et méprisant Édouard, dont les membres frêles avaient parfois appris à leurs dépens l'inconvénient de pousser à bout le vigoureux garçon.

Ce fut probablement cette considération qui arrêta sur les lèvres du cadet les paroles toutes prêtes à jaillir pour foudroyer l'insolent. Il saisit brusquement ses livres déposés sur une table et s'éloigna, jetant à Constant un regard de souverain mépris et bousculant au passage l'innocente Suzel.

– Quel frère charmant ! Quel charmant frère !  
chantonna Constant.

Il attira à lui sa serviette de cuir, déjà fort endommagée, bien qu'elle ne datât que de deux mois, et tira une large feuille couverte de caricatures qu'il montra aux petites filles en leur apprenant que c'était là le travail de son après-midi.

Depuis huit jours, Suzel avait assisté à peu près quotidiennement à une scène de ce genre entre les deux frères. De contraste était, en effet, absolu entre eux. L'exubérance, la franchise, l'invincible paresse, les instincts turbulents et destructeurs de Constant ne se retrouvaient aucunement chez Édouard, renfermé, profondément ambitieux, cœur sec, pétri d'égoïsme et de vanité. Aussi l'antagonisme existait-il entre eux à l'état perpétuel, très superficiel du côté de l'aîné, bon garçon au fond, mais aboutissant à une rancune tenace chez le cadet.

M<sup>me</sup> Monil ne paraissait se préoccuper aucunement de cet état de choses. Elle professait

envers ses enfants une excessive indulgence, et les blâmes qu'attiraient à Constant son désordre et sa paresse étaient toujours anodins, en comparaison de la sévérité excessive dont usait la maîtresse de maison envers ses serviteurs. Les exigences minutieuses auxquelles devaient se soumettre Suzel et le docteur lui-même, et dont Édouard et Laure accomplissaient scrupuleusement tous les rites, demeuraient lettre morte pour Constant... Mais ce qui stupéfiait Suzel, habituée à un affectueux respect envers ses parents, c'était l'esprit d'indépendance, le sans-gêne, parfois l'impertinence de ses cousins envers leur mère. Ils lui semblaient, à certains instants, des êtres presque monstrueux, et elle se demandait, parfois, si jamais elle pourrait s'accoutumer à ces natures singulières, à ces habitudes morales si éloignées de celles qui lui avaient été inculquées.

## VII

Les élèves de M<sup>me</sup> Lorinot étaient à peu près toutes arrivées, quand, le lendemain, Suzel et Laure firent leur entrée dans la salle de cours. Tout aussitôt, les conversations cessèrent et un grand nombre d'yeux curieux se tournèrent vers la nouvelle.

– C'est ta cousine, Laure ? Elle ne te ressemble pas, dit une petite fille aux cheveux pâles en se rapprochant de Laure Monil.

– Eh bien ! est-ce qu'elle doit me ressembler parce qu'elle est ma cousine ? répliqua aigrement Laure qui semblait d'une humeur détestable.

– Tiens, mademoiselle a ses nerfs, ce matin ! fit observer une grosse brune à l'air nonchalant.

– Vous avez une tête impossible, Laure ! déclara une autre enfant en venant la regarder curieusement sous le nez.

– Une tête de chat en colère ! renchérit la petite aux cheveux pâles, qui répondait au nom de Clorinda Sidleton. C’est l’arrivée de ta cousine qui te produit cet effet-là ?... Voyons-la un peu, cette petite Allemande !

Jusque-là, Suzel avait courageusement affronté les regards curieux qui la dévisageaient ; mais ces mots, prononcés par la voix moqueuse et nasillarde de Clorinda, la firent sursauter.

– Non, je ne suis pas allemande ! dit-elle vivement avec un geste de protestation. Je suis alsacienne, c’est-à-dire française !

– Pas du tout, vous êtes allemande ! les Alsaciens sont allemands. N’est-ce pas, Laure ?

– Bien sûr ! Maman disait toujours, en parlant d’elle : la petite Allemande, répondit Laure avec un malveillant coup d’œil vers sa cousine.

Une intense rongeur envahit le teint pâle de Suzel, ses beaux yeux gris étincelèrent en se posant sur Clorinda et sur Laure...

– Ce n’est pas vrai ! cria-t-elle d’une voix frémissante. Papa et grand-mère m’ont toujours

dit qu'ils étaient français et que ma seule patrie était la France !

– Eh bien ! ils vous ont menti ! s'écria Clorinda avec un petit rire exaspérant.

Le cœur de Suzel bondit à cette insulte. Sa vivacité naturelle, sagement dirigée par ses éducateurs, prit un instant le dessus, et elle s'élança, le bras levé, vers Clorinda. Celle-ci s'esquiva à l'autre bout de la classe en criant méchamment :

– Allemande ! Allemande ! Va-t'en, nous ne voulons pas de toi, ici !

– Non, non ! crièrent plusieurs voix, parmi lesquelles se trouvait celle de Laure.

– Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi tout ce tapage, mes enfants ?

Celle qui entrait, en prononçant ces paroles, était une jeune personne maigre et pâle, fort laide, et affligée en outre d'une chevelure rude et crépée, d'un noir de jais. Mais ce visage disgracié avait une expression extrêmement douce et bienveillante.

– Que vous arrive-t-il ? répéta-t-elle, voyant que personne ne répondait.

– Mademoiselle, c'est Laure Monil qui a amené sa cousine, dit enfin Clorinda en quittant son coin.

– Eh bien ?

– Mademoiselle, elle se fâche parce que nous l'appelons l'Allemande.

La sous-maîtresse se tourna vers la petite fille, debout au milieu de la classe. Suzel relevait fièrement sa fine tête blonde, et sa physionomie avait une telle expression d'énergie que M<sup>lle</sup> Marie-Alice en fut frappée.

– Vous êtes-vous vraiment fâchée, mon enfant ? demanda-t-elle en posant sa main sur la chevelure soyeuse de la petite fille.

– Oui, mademoiselle, et je le ferai toutes les fois que l'on m'appellera ainsi. Je suis française... et même peut-être plus que celle-là ! dit-elle en désignant du geste la pâle Clorinda.

– Ça, c'est sûr ! répliqua Jeanne Bélinard qui regardait Suzel avec sympathie. Clorinda n'est

qu'un tout petit peu française, puisque son père était anglais et sa mère italienne !

Un unanime éclat de rire accueillit cette constatation, et Clorinda, très mortifiée, tourna le dos à ses compagnes.

M<sup>lle</sup> Marie-Alice fit prendre place aux petites filles, en mettant Suzel entre Laure et Jeanne Bélinard. Cette dernière était une agréable voisine ; mais Laure ne cessa, au profond ennui de Suzel, de se remuer et de causer, malgré les avertissements de la sous-maîtresse. Elle ânonna sa leçon et accueillit par un sourire moqueur les reproches de M<sup>lle</sup> Marie-Alice. Mais, en entendant Suzel répondre d'une manière impeccable aux questions qui lui furent posées, elle devint rouge de colère et marmotta quelques mots d'un air méprisant.

Quelques petites filles se poussèrent du coude en murmurant malicieusement :

– Est-elle jalouse, cette Laure ! Regardez un peu comme elle est furieuse, parce que sa cousine répond trop bien !



L'attitude résolue de Suzel avait produit, en général, une excellente impression. La complaisance et l'amabilité de la nouvelle achevèrent de lui gagner la plus grande partie de la classe, si bien que, en sortant du cours de l'après-midi, ces demoiselles déclarèrent Suzel très gentille et cent fois plus aimable que Laure.

Chez le docteur, une pièce du premier étage avait été abandonnée aux enfants, pour servir tour à tour de salle d'études et de salle de jeux. Constant avait consciencieusement semé le plancher de taches d'encre, tailladé sa table de travail et réduit les chaises à un état de solidité précaire. Le plus parfait désordre régnait dans le coin spécialement attribué à l'aîné des Monil. Ses livres, maculés ou déchirés, voisinaient par terre avec de mystérieuses petites boîtes, renfermant divers insectes destinés à charmer les trop longues heures de classe ; un cahier, à peine commencé et déjà dans un pitoyable état, était jeté sur une boîte à peinture ; un dictionnaire allemand servait de support à un appareil photographique ; un accordéon avait été posé sur l'encrier dans un équilibre fort instable.

Et, en face de ce désordre, se voyait le joli bureau de noyer devant lequel s'asseyait chaque jour Édouard pour rédiger les devoirs corrects qui lui méritaient tant d'éloges. Tout, ici, était soigneusement rangé et, dans une petite bibliothèque, s'alignaient les livres tant raillés par Constant : des volumes qui n'avaient ni une tache ni un pli et qui étalaient coquettement leurs couvertures aux nuances claires.

Ce fut dans cette pièce que Suzel descendit, deux heures avant le dîner, pour commencer ses devoirs. Une table avait été disposée pour elle près de celle de Laure – très souvent inoccupée – et elle alla s'y asseoir en silence. À son bureau, Édouard s'installait minutieusement, disposait avec soin devant lui porte-plume, règles et cahiers. Il avait d'abord passé des manches en lustrine destinées à protéger son élégant veston de maison, non sans jeter un regard d'ennui sur sa main droite – une main très blanche et très soignée – que déparait quelque peu une égratignure... Constant, assis à sa table, travaillait fiévreusement à enluminer des dessins sur une large feuille de papier, tout en chantonnant à mi-

voix.

– Tais-toi, je vais travailler ! dit la voix cassante d'Édouard.

Le chant s'éleva d'un ton... Édouard frappa violemment sur son bureau.

– Je te dis de te taire, braillard !

Cette fois, le chant devenait suraigu... Édouard se leva en criant d'une voix perçante :

– Il n'y a pas moyen de travailler ! Va-t'en ailleurs avec tes coloriages grotesques, mais ne trouble pas ceux qui s'occupent à une plus intelligente besogne !

– Mon cher, ce n'est vraiment pas ma faute si ces images sont grotesques, comme tu le dis si bien. J'ai fidèlement copié la nature... Regarde plutôt !

Il prit la feuille des deux mains et la présenta aux regards de son frère et de Suzel. Avec une remarquable habileté, il avait représenté Édouard dans les différentes circonstances de la vie : Édouard à table, raide comme un piquet, mais choisissant avec soin les meilleurs morceaux dans

le plat présenté par Mariette... Édouard en classe, dans une attitude dominatrice, regardant fixement le professeur, pendant que, autour de sa tête, voltigent les boulettes de papier lancées par des condisciples moqueurs... Édouard, se promenant en costume dernier genre, le monocle à l'œil, l'air gourmé et dédaigneux, passant sans les saluer devant des camarades modestement vêtus... Édouard en colère, grinçant des dents avec une épouvantable grimace... C'était bien lui, à peine caricaturé, et Suzel ne put retenir un éclat de rire auquel répondit un autre rire plus fort et plus moqueur : celui d'Aymard qui venait d'apparaître à la porte de la salle d'études.

Un cri de rage échappa à Édouard qui s'élança pour saisir le papier ; mais Constant avait prévu ce geste et fit disparaître prestement la feuille derrière son dos.

– Tu ne l'auras pas, mon petit ! dit-il d'un ton de défi narquois. Il paraît que c'est ressemblant, hein ?... et grotesque aussi ? Ça, ce n'est pas moi qui l'ai dit !

Édouard serrait furieusement les poings et

roulait des yeux furibonds. Mais il avait aperçu Aymard et il se contint prudemment, la lutte, avec de tels adversaires, ne pouvant que tourner à sa complète défaite. Selon sa coutume en pareil cas, il tourna brusquement le dos et, redressant sa petite taille, alla vers son bureau, y prit ses livres et ses cahiers et s'éloigna, la tête orgueilleusement redressée.

– Bon débarras ! s'exclama Constant en se frottant les mains. Il devient de plus en plus insupportable et voudrait tout faire plier devant lui, ce poseur-là ! Tu penses comme il tombe bien avec moi ! Je le remets carrément à sa place, et plusieurs fois par jour, encore !

– Tu as joliment raison ! Quel type, cet Édouard !... N'est-ce pas que Constant a raison, mademoiselle Suzel ?

Tout en faisant cette question, Aymard s'approchait de la petite fille et lui tendait la main avec un amical sourire.

Un certain embarras se peignit sur l'expressif visage de Suzel.

– Certainement, Édouard est souvent bien agaçant, bien désagréable et donne envie de se moquer de lui ; mais... Constant est peut-être un peu trop taquin, quelquefois !

– Taquin !... moi ! protesta Constant avec une vertueuse indignation. Où avez-vous pris cela, petite ? Je suis juste, voilà tout, et j'agis pour le bien d'Édouard qui, sans moi, se croirait un être impeccable, infaillible et supérieur. Je lui rabats un peu sa morgue...

– Bah ! ça ne produit guère d'effet ! interrompit Aymard en levant les épaules. Il est si content de lui, ce type-là !... Mais, avec tout ça, me voilà bien ! J'ai passé des mots dans la version allemande dictée par le professeur et je venais savoir si, par un heureux hasard, Édouard était bien luné afin d'obtenir qu'il me les donne. Je tombe à pic, vrai !

– C'est sûr !... Mais peut-être les ai-je pris, ces mots-là.

– Toi ! s'exclama Aymard avec une incrédulité narquoise. Ce serait tellement incroyable, mon pauvre Constant !

– Possible... mais une fois par hasard... dit Constant tout en ouvrant sa serviette dont il tira successivement des feuilles couvertes de dessins, des bouts de ficelle, une boîte d'allumettes, un quartier de pomme, un bout de bougie, une petite brochure racontant une récente exploration, un morceau de sucre d'orge et, en dernier lieu, un cahier froissé qu'il feuilleta pendant un instant.

« Je les ai... je parie que je les ai !... J'ai pris toute la version, aujourd'hui... sauf quelques petits mots... Tu te demandes ce qui m'a passé par la tête ?... Ma foi, mon bon, je n'en sais rien moi-même ! Une veine de travail, quoi !... là, voici ton affaire. Prends mon cahier et débrouille-toi.

– Mais comment veux-tu que je déchiffre ces hiéroglyphes ? Lis-moi ça, je mettrai à mesure sur mon cahier les mots qui manquent.

Il s'assit devant la table de Constant, et celui-ci, prenant un air important du plus haut comique, se mit à lire le texte sans le moindre souci d'une prononciation à peu près correcte.

– Je n'y comprends rien ! dit Aymard d'un ton

impatienté. Tu prononces l'allemand comme un Mohican !

– Je n'ai jamais dit le contraire, mon cher vieux, répliqua Constant avec sérénité. L'allemand et moi, nous sommes brouillés à mort !

– Mon pauvre Constant, avec quelle sorte d'étude n'es-tu pas brouillé ! Dans ton cahier, je vais essayer de déchiffrer...

– Si vous le vouliez, peut-être pourrais-je vous aider ? dit la voix douce de Suzel.

Aymard se tourna vivement vers la petite fille.

– Vous ?... Ah ! c'est vrai, vous parlez l'allemand ! Mais vous ne pourrez pas lire l'écriture de Constant ?

– Si, parce que je connais le texte de cette version. Mon institutrice de Strasbourg me l'avait fait apprendre par cœur, et je me le rappelle encore.

Elle s'empara du cahier et, sans presque le regarder, dicta le devoir à Aymard dans le plus pur allemand, cette rude langue que sa bouche



enfantine trouvait moyen d'adoucir... Aymard la remercia avec vivacité et se leva en disant :

– Maintenant, il va falloir que je m'escrime à la traduire. Ça n'ira pas tout seul, tu sais, mon vieux Constant !

– Oh ! moi, je m'en moque ! Jamais le père Schelenger n'a reçu de moi un devoir passable : il y est bien habitué maintenant, le pauvre bonhomme !

– Il n'y a pas de quoi t'en vanter !... Mais il aurait bien pu nous donner quelque chose de plus facile, ce brave Schelenger !

– Eh bien ! demande à Suzel de t'aider !

– Mais, si vous le vouliez, j'en serais très contente ! dit la petite fille avec sa complaisance habituelle.

– Je ne demande pas mieux, certes !... À l'œuvre ! s'écria Aymard tout joyeux.

Une demi-heure plus tard, le jeune garçon s'en allait, emportant sa version terminée. Il avait décidé, avec Suzel, qu'ils parleraient fréquemment allemand et qu'il aurait recours,

dans les cas difficiles, à l'aide de la petite Alsacienne.

Constant, profitant de la circonstance, avait fait traduire sa version par sa cousine, rien que pour voir la tête d'Édouard au prochain cours d'allemand, quand il entendrait M. Schelenger, probablement tout ahuri lui-même, féliciter Constant Monil, pour la première fois.

Suzel se tint à quatre pour ne pas rire en voyant la mine narquoise de Constant, quand son frère arriva au moment du dîner, rouge et maussade, les sourcils froncés, et déclarant brusquement, à une question de sa mère, qu'il ne pouvait venir à bout de cette version horriblement difficile... Constant, clignant de l'œil du côté de sa cousine, dit en affectant un air extrêmement surpris :

- Tu m'étonnes ! Elle m'a paru fort simple.
- Qu'est-ce que tu racontes là ? Tu ne l'as seulement pas regardée !
- Vraiment ?... Eh bien ! mon bon ami, tu te trompes, car elle est faite... et bien faite, je t'en

réponds !

Édouard haussa les épaules et dédaigna de continuer une conversation qui n'était, à ses yeux, qu'une sottise plaisanterie. Constant lui lança encore quelques pointes, mais l'apparition d'une immense tarte aux pommes vint changer le cours de sa verve et détourna complètement son attention d'Édouard, dont la physionomie s'était un peu détendue à la vue du chef-d'œuvre de Mariette. L'aîné des Monil affichait sans vergogne son penchant pour les bons mets ; le cadet cachait le sien le mieux possible ; mais, au fond, ils s'égalaient sur ce sujet et c'était là, entre les deux frères, l'unique point de ressemblance. Aussi, devant un plat délicat, il était rare que les hostilités ne fussent pas suspendues.

## VIII

Les arbres se paraient de jeune verdure, les myosotis et les pensées recouvraient la terre brune des plates-bandes, les premières roses naissaient sous la douce chaleur d'un soleil vivifiant, un délicieux soleil de mai qui répandait une pénétrante poésie dans le charmant jardin de M<sup>me</sup> du Vernek. Sous un marronnier qui entamaisait les rayons, Fanny, la vieille servante, disposait la chaise longue d'Yvonne et sa petite table où une corbeille à ouvrage avoisinait les livres et les cahiers... Au détour d'une allée apparaissait une petite voiture poussée par Aymard. Sur les coussins s'appuyait Yvonne, souriante, respirant avec délices l'air tiède et parfumé. Ses mains frêles caressaient les longs poils blancs d'un petit chien blotti sur ses genoux, pendant qu'elle causait gaiement avec son frère.

Sous le marronnier, Aymard arrêta la voiture et, soulevant sa sœur avec l'aide de Fanny, il l'étendit sur la chaise longue.

– Veux-tu une couverture, petite sœur ? demanda-t-il quand il la vit bien installée, les coussins arrangés sous sa tête avec un soin que l'on n'eût guère attendu de ce vif et remuant garçon.

– Non, merci, Aymard, il fait chaud aujourd'hui... Ma bonne Fanny, vous nous apporterez le goûter ici, n'est-ce pas ? Je pense que Suzel ne va pas tarder à rentrer ?

– C'est le dernier exercice, il sera sans doute un peu plus long, fit observer Aymard tout en prenant le petit chien pour le remettre sur les genoux de sa sœur.

– Sans doute... Elle aura une belle journée demain, cette chère petite Suzel ! M. le curé disait, hier, à maman, qu'elle est la meilleure enfant de la paroisse. Aussi, quelle bonne première communion elle va faire, notre petite amie !... Je l'aime comme une sœur. Et toi, Aymard ?

– Quelle question, Yvonne ! Peut-il en être autrement ? répliqua Aymard avec chaleur. Elle est tellement douce, aimable et simple, qu'il faut avoir le cœur de glace de M<sup>me</sup> Monil, la frivolité de Laure et l'immense égoïsme d'Édouard pour rester indifférent ou hostile envers une si gentille enfant. Voici seulement sept mois qu'elle est arrivée, et elle me semble faire depuis longtemps partie de notre vie. Ma mère l'aime comme une seconde fille...

– Oui, c'est elle qui a rempli envers Suzel les devoirs négligés par M<sup>me</sup> Monil... Pauvre petite Suzel, si sensible, si aimante, quelle consolation pour elle, elle me l'a dit bien souvent, de trouver auprès de maman tant d'affection, de pouvoir lui confier ses chagrins et lui demander conseil !...

– La voici ! interrompit Aymard.

Toute recueillie, ses grands yeux rayonnant d'une lumière intérieure, Suzel s'avancait, toujours fine et gracieuse, un peu grandie seulement et vêtue de demi-deuil... Le petit chien, sautant des genoux d'Yvonne, s'élança avec un aboiement joyeux et se mit à sauter follement

autour d'elle.

– Allons, du calme, mon Loly ! dit-elle en souriant. Je ne joue pas, aujourd'hui, petit... Je retarde votre goûter, Yvonne ? Pourquoi m'avoir attendue ?

– Mais nous ne sommes pas encore morts de faim, vous pouvez le constater, Suzel, dit Aymard d'un ton de bonne humeur. Tenez, asseyez-vous, tout près d'Yvonne... L'instruction de M. le curé a-t-elle été belle ?

– Oh ! très belle, Aymard ! Je ne me suis pas aperçue qu'elle était plus longue qu'à l'ordinaire, je vous assure !... Puis nous avons répété pour la dernière fois nos cantiques. M. le curé a fait quelques recommandations... Et, à la sortie, M<sup>lle</sup> Haude m'a arrêtée pour me parler.

– La cousine Haude ? dit Yvonne d'un ton surpris. Que vous voulait-elle, chère Suzel ?

Un peu de tristesse passa dans le regard lumineux de Suzel.

– Elle m'a demandé de prier demain pour elle, et pour quelqu'un de bien malheureux... Oh !

Yvonne, comme elle a l'air de souffrir !... Elle m'a pris la main en me demandant, de sa voix si douce qui tremblait un peu : « Ma petite fille, vous faites demain votre première communion ?... Eh bien ! pensez un peu à la pauvre Haude du Vernek, priez pour elle, pour son père et... pour un être bien malheureux. » Je le lui ai promis de tout mon cœur. Elle m'a serré très fort la main en me disant merci et s'est éloignée bien vite, car elle craignait peut-être que M<sup>lle</sup> Radegonde ne fût cachée dans quelque coin.

– Cette affreuse espionne ! Je crois bien que la pauvre Haude doit avoir une triste vie près d'elle ! s'écria Aymard. Je ne peux pas comprendre la confiance aveugle que le colonel a toujours eue en sa sœur, comme l'assure maman. Probablement, elle a su le flatter, l'endoctriner... Ah ! voilà maman !

M<sup>me</sup> du Vernek sortait de la maison et se dirigeait vers le petit groupe. Suzel s'avança à sa rencontre et, d'un mouvement gracieux, se mit à genoux devant elle.

– Madame, vous qui avez été si bonne pour la



petite orpheline en l'accueillant comme votre fille, voulez-vous la bénir et lui pardonner les peines qu'elle a pu vous causer quelquefois ?

M<sup>me</sup> du Vernek enveloppa d'un regard indiciblement ému le charmant visage de l'enfant et, la relevant, elle la serra tendrement dans ses bras.

– Ma mignonne, quelles peines ai-je ressenties jamais à cause de vous ? Bien au contraire, votre petit cœur si affectueux m'a rendu au centuple la tendresse que j'ai pour vous. Yvonne a trouvé en vous un modèle, un encouragement et une amie très chère ; Aymard, un exemple de bonté et de complaisance, en même temps qu'une aide inappréciable dans cette langue allemande qui lui sera si utile... Non, je n'ai rien à vous pardonner, Suzel ; mais je vous bénis, ma petite chérie, à la place de vos chers parents !

Les larmes glissaient sur les joues d'Yvonne, Aymard semblait saisi d'un subit mal de gorge qui l'obligeait à toussoter... Un long silence, plein d'émotion, régna dans le petit groupe. M<sup>me</sup> du Vernek s'était assise près de sa fille, et son bras

entourait le cou de Suzel blottie contre elle. L'orpheline avait trouvé ici un refuge. M<sup>me</sup> Monil, comme elle l'avait dit un jour, ne demandait pas mieux que de se débarrasser de sa nièce – si peu gênante pourtant – au profit de ses voisines, et, peu à peu, Suzel en était arrivée à passer chaque jour plusieurs heures dans l'accueillante maison blanche. M<sup>me</sup> du Vernek avait bientôt aimé, comme sa propre enfant, cette petite créature délaissée, et cependant si attirante ; Yvonne et Aymard la traitaient en sœur très chère. Chez ces étrangers, elle se sentait incomparablement plus à l'aise que dans la froide atmosphère de sa famille où, seuls, le docteur et Constant mettaient un peu de sympathie.

L'apparition du goûter vint de nouveau délier les jeunes langues ; mais Aymard, avec le tact inné qui le caractérisait, se montra excessivement sérieux pour ne pas troubler le recueillement de sa petite amie.

Suzel ne trouva pas, dans sa famille, cette élémentaire délicatesse. Pendant le dîner, Constant donna libre cours à sa verve railleuse et

bruyante ; Laure parla longuement de la toilette neuve qu'elle aurait pour le lendemain ; le docteur raconta une histoire comique ; M<sup>me</sup> Monil annonça à Suzel que sa robe était arrivée et lui fit différentes recommandations pratiques pour la cérémonie. Mais personne ne songea à la petite âme toute blanche et tremblante d'une sainte émotion dans l'attente du beau lendemain.

À cette même heure, le vieux Klaus quittait l'hôtel de Monténar et, de son pas encore alerte, se dirigeait vers la maison du docteur. Occupé depuis trois jours près de son maître souffrant, il n'avait pu voir sa chère petite Suzel ; mais enfin, ce soir, il avait trouvé un instant de liberté et lui, qui avait soutenu les premiers pas de cette enfant, accourait pour se recommander à ses prières.

— M<sup>lle</sup> Suzel va être bien contente ; elle s'inquiétait de ne pas vous voir, dit Mariette qui vint lui ouvrir. Ah ! Monsieur Klaus, quelle petite figure de sainte elle a, aujourd'hui ; ça donne envie de prier rien que de la regarder ! Entrez donc ici ; il vous faut attendre un peu, car le dîner n'est pas fini.

Klaus alla s'asseoir dans la cuisine, près du gros Célestin qui somnolait. L'alerte Mariette allait et venait, sans cesser de parler, bien que Klaus ne lui répondît que par monosyllabes... Tout à coup, le vieillard se leva avec vivacité. Suzel entra, toute joyeuse, en lui tendant les mains.

– Enfin, te voilà, mon bon Klaus ! Que t'est-il arrivé ?

Lorsque Klaus eut expliqué le motif de son retard, la petite fille l'emmena dans sa chambre pour causer plus tranquillement avec lui. Et ce fut, entre ce vieillard et cette enfant, un échange de pensées simples et sublimes qui eussent confondu peut-être bien des philosophes.

– Oh ! si votre pauvre grand-mère voyait ce jour ! dit le vieux serviteur en se levant pour prendre congé de l'enfant. Si souvent elle m'a dit : « Klaus, je serai si heureuse le jour où ma Suzel fera sa première communion ! »

– Klaus, elle me verra et elle se réjouira, ma grand-mère chérie. Ai-je été courageuse comme elle le voulait, dis, Klaus ?

– Oui, vous avez été une vraie Alstreim, une vraie Française, digne de vos chers parents !

– Alors, je suis contente, Klaus... Et, maintenant, je vais te demander pardon, à toi aussi, mon bon Klaus, car j'ai eu souvent des torts envers toi, j'ai été...

– Mademoiselle !... Mademoiselle Suzel ! dit-il d'une voix étranglée par l'émotion, en retenant la petite fille qui allait s'agenouiller. Des torts, vous !... Oh ! non, Mademoiselle, je n'ai rien à vous pardonner !... Je n'ai qu'à vous remercier de l'affection dont vous n'avez cessé de combler votre vieux serviteur.

– Alors, embrasse-moi, Klaus !

Il la serra entre ses bras et mit un baiser sur ses cheveux blonds.

– Que Dieu vous bénisse, cher petit ange ! murmura-t-il dans un sanglot.

Après le départ de Klaus, Suzel revint dans sa chambre. À travers les interstices des volets fermés, un rayon de lune répandait une traînée blanche sur le parquet et entourait d'une auréole

argentée le portrait de la défunte M<sup>me</sup> Alstreim. La petite fille se rappela, avec émotion, que sa grand-mère aimait beaucoup les soirées au clair de lune. Suzel avait hérité de ce goût, et, bien souvent, blottie contre la bonne aïeule, elle avait contemplé la campagne enveloppée de cette clarté pâle et reposante.

Le jardin des du Vernek et le parc de la maison du Lis devaient être beaux à voir sous cette blanche lumière. Suzel n'avait, jusqu'ici, jamais songé à aller le constater, bien que la chose fût très facile, grâce à un petit grenier toujours ouvert. Elle avait envie d'y aller voir ce soir...

Quelques instants plus tard, elle se trouvait debout sur la caisse, demeurée là depuis le jour où elle l'y avait poussée, et, ayant ouvert l'œil-de-bœuf, elle pencha un peu la tête au dehors...

Sous la pâle lueur, les jardins donnaient l'illusion d'une contrée de rêve, dans laquelle les grands sapins de la maison du Lis jouaient le rôle de sombres géants, des beaux arbres : marronniers, tilleuls, noyers, maintenant garnis

de feuilles, cachaiet toutes les allées du parc ; mais, de son observatoire, Suzel voyait le devant, pavé de pierres moussues, de la vieille maison. Par une porte entrouverte venait un filet de lumière, seul indice d'habitation dans cette demeure morose.

La petite fille s'accouda à l'œil-de-bœuf et contempla longtemps les jardins inondés de la blanche clarté. Son âme délicate, toute vibrante encore des divins enseignements de ces derniers jours, éprouvait une délicieuse sensation de paix devant cette nature silencieuse et comme recueillie...

Mais la demie de neuf heures sonna ; il fallait se retirer... Elle jeta un regard machinal sur la maison du Lis et eut un mouvement de surprise... La porte venait de s'ouvrir, laissant apparaître un homme de haute stature, enveloppé d'un long manteau et coiffé d'un chapeau de feutre très large, qui dissimulait complètement son visage. Il s'appuya contre la maison et demeura quelques instants immobile... Un long et douloureux soupir s'échappa tout à coup de sa poitrine ; ses mains

se portèrent à son front dans un geste de fatigue ou de désespoir...

Une ombre mince parut soudain près de lui. Suzel reconnut M<sup>lle</sup> Haude. Devant la tête vers l'inconnu, elle sembla lui parler à voix basse, en pressant dans ses mains celles que l'homme avait laissé retomber en la voyant près de lui...

Mais une forme grêle apparut au seuil de la maison. C'était l'Annamite, qui prononça quelques mots. L'inconnu eut un geste d'impatience et, abaissant encore davantage son chapeau, s'enfonça dans les allées du parc, suivi de Hi-Phung.

M<sup>lle</sup> Haude les regarda s'éloigner ; ses mains se levèrent vers le ciel dans un geste d'ardente supplication... mais la grosse voix rude du colonel se fit entendre de l'intérieur, et M<sup>lle</sup> Haude rentra précipitamment.

Cette scène avait plongé Suzel dans une extrême stupeur. Elle avait toujours entendu dire que le colonel, sa fille et sa sœur étaient, avec Hi-Phung, les seuls habitants de la maison du Lis, et que jamais un hôte, étranger ou parent, n'en avait



franchi le seuil. Qui donc était cet homme paraissant se cacher pour se promener dans le parc, et que Hi-Phung suivait comme un geôlier ?... Quelle souffrance mystérieuse bouleversait à la fois cet individu et la pauvre Haude du Vernek ?

Malgré tous ses efforts pour le chasser, ce souvenir vint, à plusieurs reprises, distraire Suzel jusqu'à ce qu'elle s'endormît... Mais, le lendemain, il s'effaça momentanément. Radieuse et intimement émue, la jeune communiant ne songea qu'au bonheur qui lui était donné. Elle fut environnée de sympathies qui compensèrent un peu la froideur de sa famille, car l'aimable enfant était déjà fort aimée et avait à la pension de nombreuses amies. Jeanne Bélinard était l'une des premières et, souvent, M<sup>me</sup> Bélinard avait invité Suzel à venir partager les jeux de ses filles. Jeanne faisant aussi sa première communion, les deux petites filles ne s'étaient guère quittées durant ces derniers temps.

Klaus, très correct dans son costume neuf, avait religieusement assisté à la touchante

cérémonie, en songeant sans cesse à ses chers maîtres qui auraient été si heureux en ce jour béni. M<sup>me</sup> du Vernek et Aymard étaient venus aussi... Marie-Françoise, la bonne épicière, et Mélanie, en toilette neuve, avaient tenu également à se déranger pour voir la petite fille qui leur disait un si gracieux bonjour lorsqu'elle passait devant leur boutique pour se rendre à la pension.

L'année précédente, à l'occasion de la première communion de Laure, M<sup>me</sup> Monil avait donné un superbe dîner dont on parlait encore à Cerval. Mais, cette fois, malgré les timides insinuations du docteur, elle jugea inutile de faire le moindre extra en l'honneur de Suzel... Par contre, M<sup>me</sup> Bélinard et M<sup>me</sup> du Vernek demandèrent simultanément la petite fille pour le dîner. Suzel, laissée libre par sa tante, opta pour la maison blanche, « afin de ne pas attrister Yvonne qui serait si contente de l'avoir pour la soirée, n'ayant pu assister à la cérémonie », dit-elle à M<sup>me</sup> Bélinard en la remerciant avec effusion.

Ce fut un dîner charmant que celui des du Vernek. Il y avait là quelques amis intimes, d'aimables jeunes gens, des enfants joyeux et bien élevés ; la salle à manger était joliment éclairée ; des fleurs aux fraîches nuances ornaient la table, et la vieille Fanny, cordon bleu sans pareil, se surpassa dans la confection de ce repas... Au salon, une jeune femme fit de la musique, une autre chanta, à la grande joie de Suzel et d'Aymard, ardents mélomanes, et pas un instant la petite fille ne regretta le cérémonieux dîner du notaire.

Profitant d'un moment où elle se trouvait seule près d'Aymard, Suzel lui raconta la mystérieuse scène du soir précédent, en lui demandant le secret à cause de M<sup>lle</sup> Haude. Ce récit parut intriguer fortement le jeune garçon.

— Il y a certainement quelque chose là-dessous. Ce changement subit, ces manières bizarres, tout cela n'est pas clair. La sorcière doit avoir mis la main là-dedans !

— Décidément, Aymard, vous tenez à faire de M<sup>lle</sup> Radegonde une sorcière ! s'écria Suzel en

riant.

– Vous verrez, vous verrez, Suzel ! Un jour, vous reconnaîtrez que j’ai raison. Il y a tant de méchanceté dans les yeux de cette femme-là !... Mais ceci ne nous dit pas le nom du mystérieux inconnu. Quand et comment est-il arrivé ? Pourquoi se cache-t-il si bien que nul, à part vous, n’ait pu l’apercevoir ?

– C’est un vrai mystère, Aymard ! Je crois qu’il sera difficile de le découvrir, car M<sup>lle</sup> Radegonde et l’Annamite ont l’air de faire bonne garde. Pourtant, là doit être le secret de la tristesse de M<sup>lle</sup> Haude... Elle était, ce matin, à l’église dans un petit coin. Je l’ai aperçue et lui ai fait signe que j’avais tenu ma promesse. Elle m’a répondu par un sourire, ce sourire que j’aime tant chez elle et qui me donne pourtant envie de pleurer, car il me semble toujours – n’avez-vous pas remarqué cela, Aymard ? – qu’il y ait des larmes dans les yeux de M<sup>lle</sup> Haude quand elle sourit.

## IX

Un air étouffant entrain, par la fenêtre ouverte, dans la cuisine de Fanny, où le fourneau allumé répandait déjà une chaleur intense. La vieille servante, tout en surveillant les apprêts du déjeuner, essuyait fréquemment son visage ruisselant, et Suzel, très affairée à la confection d'un gâteau, était aussi rouge qu'un coquelicot.

– Laissez donc cela, Mademoiselle, et allez vous reposer ! dit Fanny en s'éventant avec un journal. Seigneur ! quelle chaleur ! Voilà bien des années que je n'en avais vu de semblable... C'est ce pauvre M. Aymard qui a dû souffrir, pour passer son examen !

– Oh ! oui, pauvre Aymard ! Mais c'est fini, maintenant, le voilà reçu, et avec félicitations, même ! Quel bonheur, Fanny !

– Pour sûr, Mademoiselle, et ça faisait plaisir de voir la joie de Madame quand la dépêche est

arrivée. Elle est si fière de M. Aymard et tient tant à le voir ressembler à son père, un bel officier, très savant, et bon, aimable comme pas un ! Il est sa consolation, car elle a tant souffert quand le pauvre Monsieur est mort, là-bas, dans ces pays de nègres et de sauvages ! Pourtant, elle a toujours été bien courageuse, et... Que vous arrive-t-il, Mademoiselle ?

– Je me trompe, Fanny ! J’ai mis le beurre avant les œufs ! s’écria Suzel d’un ton désolé en laissant retomber ses bras le long du grand tablier blanc qui protégeait sa jupe.

– Là ! Ne vous tourmentez pas ainsi, je réparerai ça et le gâteau n’en sera pas moins bon. Je vais le finir, Mademoiselle, vous avez trop chaud, ici.

Suzel détacha le tablier et alla à la fontaine laver ses mains enfarinées, puis elle rejoignit Yvonne qui travaillait sous le grand marronnier. Elle s’assit près de son amie et prit machinalement entre ses doigts un petit papier bleu déposé dans la corbeille à ouvrage.

– Chère petite dépêche, quelle joie elle nous a

apportée ! dit Yvonne dont le gracieux visage reflétait un vif contentement. Il a si bien travaillé, notre Aymard !... trop, peut-être, car il avait maigri, ces derniers mois. Édouard aussi, bien que la chose semble impossible, car il n'a guère que la peau et les os. Il n'y a que Constant qui ait conservé ses grosses joues et ses belles couleurs.

– Cela lui suffit, puisque le baccalauréat est, à ses yeux, quelque chose de particulièrement inutile. On l'a forcé à se présenter, mais le résultat n'était pas douteux. Nous y gagnerons seulement une collection de caricatures des examinateurs et des candidats, car il ne manquera certainement pas une si belle occasion de se livrer à son grand plaisir.

– Un bon garçon, malgré tout, bien préférable à Édouard. Quelle tête glorieuse va prendre celui-ci, maintenant qu'il est bachelier ! Ce sera très drôle !... Mais, Suzel, quelle heure est-il donc ?

– Onze heures, seulement, Yvonne.

– Alors, Aymard va arriver. Maman a voulu aller au-devant de lui, mais ce n'était peut-être pas prudent ; elle craint beaucoup la chaleur.

– Ah ! j’avais oublié de vous dire qu’elle est montée dans la voiture de mon oncle, qui allait avec Laure chercher ses fils. De cette façon, il n’y a rien à craindre et elle sera plus tôt de retour.

Yvonne fit un geste de satisfaction et se remit au travail. Suzel, prenant un livre de géographie, essaya d’étudier ; mais elle prêtait à chaque instant l’oreille, de telle façon qu’elle n’avait pas encore appris une ligne, quand il s’écria :

– Yvonne, j’entends une voiture qui s’arrête !

Quelques minutes plus tard, Aymard était là, rayonnant, et les deux amies s’écriaient d’un ton joyeux :

– Bonjour, monsieur le bachelier !

Après les premières effusions, Aymard se mit à narrer les péripéties peu compliquées de son examen, son émotion à certaine question insidieuse d’un petit examinateur à figure chafouine, et l’air de suffisance d’Édouard, et les abracadabrantes réponses de Constant, et son cri de joie en sortant de la salle d’examen :

« Quelle chance d’être débarrassé de tout



ça ! »

Les petites filles riaient et demandaient de nouveaux détails... Mais un sifflement strident vint les faire sursauter. En tournant la tête, Aymard aperçut au-dessus de la haie le large visage de Constant.

– Eh ! là-bas, illustre triomphateur, viens-tu faire une partie de ballon ?

Aymard éclata de rire.

– Là ! Vous voyez l'effet produit par son échec ? Il est unique, ce type-là ! Son bachot ne le préoccupe pas plus avant que pendant ou après... J'irai cet après-midi, mon vieux, mais laisse-moi me reposer un peu, voyons !

– Ah ! c'est vrai, tu as travaillé, toi, pauvre enfant, tu t'es tourmenté à propos de ce sempiternel bachot ! dit Constant d'un ton de compatissant dédain. Quelle misère ! Aussi te voilà une mine pareille à celle de M<sup>lle</sup> Cécile qui se pâme cinq fois par jour... Tu sais, Édouard est déjà en train de faire son petit tour chez les amis et connaissances, pour recevoir la pluie des

félicitations dues à un aussi rare mérite. N'as-tu pas remarqué qu'il est beaucoup moins maigre, maintenant ?

– Non, ma foi, je n'y ai pas fait attention !

– Remarque, remarque, mon cher ! L'orgueil le gonfle ! Et prends bien garde... prenez bien garde, Yvonne et Suzel, de vous trouver aujourd'hui près de lui, car il éclatera certainement avant la fin de la journée !

– Farceur ! s'écria Aymard en riant gaiement, de concert avec les petites filles. Tiens, viens donc ici, cet après-midi, tu nous feras la tête des examinateurs.

– Avec plaisir ; le dessin, c'est mon affaire – le dessin comique, s'entend !

– Vous n'avez pas besoin de nous le dire, fit observer malicieusement Yvonne, Constant et le sérieux n'ont jamais pu vivre ensemble.

– Eh ! qui sait ? je serai peut-être un jour le plus imposant des grands-pères, mademoiselle la moqueuse !... Allons, à tout à l'heure. J'entends une voix de perruche qui m'appelle,

probablement pour déjeuner.

– Qui ça, la voix de perruche ?

– Laure, parbleu ! Tu ne trouves pas l’analogie frappante, quand elle est en colère ?... Et c’est le cas, aujourd’hui. Ce petit bout de femme, paresseuse comme trente-six loirs, prétend me faire la mine parce que j’ai été recalé ! Non ! mais avez-vous idée de ça ?... Maman, papa, je comprends, à la rigueur ; mais Laure ! cette ignorante qui ne sait seulement pas tourner convenablement le portrait de sa maîtresse de cours !

– En cela, elle n’est pas à blâmer ! répliqua Suzel qui retenait une forte envie de rire devant l’air méprisant de son cousin.

– Un caricaturiste est bien suffisant dans la famille, je vous assure, Constant !

– Vous n’aimez pas la caricature, Suzel, vous êtes trop sérieuse... et trop bonne.

– Comment, trop bonne ? interrogea Yvonne.

– Oui, trop charitable, craignant toujours de se moquer et de faire de la peine. À part cela, elle

est certainement très gentille, elle joue avec nous sans craindre de gâter ses toilettes, comme ma mijaurée de sœur ; elle m'apprend à parler allemand... Bon, encore M<sup>me</sup> Perruche qui crie ! Il faut que je me sauve !

– Et moi aussi. Annoncez-moi, Constant, j'arrive ! dit Suzel en se levant précipitamment.

– Nous vous attendons pour dîner ce soir, n'oubliez pas ! recommanda Yvonne.

Quand Suzel entra dans la salle à manger du docteur, toute la famille était à table, augmentée de M<sup>me</sup> Bardenay d'Auvrages, la grand-mère, haute et large personne à l'air dominateur et important. M<sup>me</sup> Monil accueillit l'entrée de sa nièce par une remarque sèche sur son inexactitude. Sans répondre, la petite fille se glissa à sa place... Mais Édouard, plus guindé que jamais dans un impeccable veston neuf, dit d'un air pincé :

– Elle ne pouvait probablement pas s'arracher au concert de félicitations dont on entoure Aymard. Le beau mérite, vraiment ! Il avait sans doute une masse de protections...

Constant lança à l'orgueilleux garçon un coup d'œil de colère moqueuse.

– Faut-il que tu sois sot, mon petit, pour raconter de pareilles sornettes ! Tout le monde sait – et toi le premier, à tes dépens même – qu'Aymard est un sujet hors ligne et devait, à moins d'une incroyable malchance, passer un brillant examen. Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire de protections ?... Tu vas, sans doute, essayer de la répandre au collège ; mais je te préviens que j'y mettrai bon ordre et ne laisserai pas les envieux de ton espèce s'attaquer à Aymard pour diminuer son mérite !

– Pour une fois, tu as bien parlé, Constant, dit le docteur d'un ton approbateur. Tu deviens de plus en plus jaloux, Édouard. Il est certainement hors de doute que les protections n'ont rien, ou presque rien, à voir dans le succès d'Aymard.

– Il faudrait le savoir, répliqua sèchement M<sup>me</sup> Monil. Vous ne pouvez, ni l'un ni l'autre, assurer ceci plus que cela... Quant à la jalousie, je ne crois pas qu'il y ait lieu de tant en accuser Édouard !

– Mais non, mais non, opina impérativement M<sup>me</sup> d'Auvragues. Édouard a assez de hautes qualités pour n'avoir rien à envier aux autres, ceux-ci fussent-ils des du Vernek ! Vous êtes toujours trop sévère pour votre cadet, Pierre.

Le docteur fronça légèrement les sourcils.

– Personne d'autre que vous ne m'a jamais fait ce reproche, ma mère, dit-il avec une sorte d'irritation contenue. Quant à la jalousie d'Édouard, elle est bien connue, et le supérieur du collège me disait, hier encore : « Votre second fils nous donne entière satisfaction au point de vue des études, mais il a une déplorable tendance à l'envie et à la vanité, qui le fait en général fort mal voir au collège, où, j'ai le regret de vous le dire, il n'est aimé ni de ses maîtres ni de ses condisciples. »

– Cela m'est bien égal ! interrompit Édouard avec une sourde violence. Je ne tiens pas à être aimé, il suffit que je sois le premier partout !

– Et voilà... le mot de la fin ! conclut Constant avec une gravité comique.

En l'honneur du nouveau bachelier, M<sup>me</sup> Monil se décida à donner une petite matinée, malgré son horreur d'un dérangement quelconque dans sa maison si bien tenue. Par un superbe après-midi du commencement d'août, des groupes de petites filles et de jeunes garçons envahirent le jardin nettoyé, ratissé et garni de fleurs pour la circonstance. Laure, en toilette rose, et Édouard, dans la plus irréprochable des tenues, faisaient les honneurs, et Constant, sa cravate de travers, son épaisse chevelure déjà en complet désordre, folâtrait de l'un à l'autre en répandant partout sa communicative gaieté.

Mais il quitta tout à coup un groupe d'amis pour s'élancer vers la maison. Sur le seuil apparaissait M<sup>me</sup> du Vernek, conduite par le docteur, et, derrière eux, Yvonne dans sa petite voiture poussée par Aymard. La jeune infirme avait toujours refusé d'assister aux réunions enfantines dont elle pouvait si peu jouir ; mais, cette fois, à la profonde surprise de sa mère et de son frère, elle avait aussitôt cédé à Suzel qui lui

avait simplement dit :

– Venez, Yvonne, je vous en prie ! Vous nous manqueriez tant !

Elle accourait vers son amie, la gentille Suzel, vêtue de mauve comme une exquise petite pervenche. Le regard un peu mélancolique d'Yvonne s'éclaira à sa vue, et Aymard sourit joyeusement en lui tendant ses deux mains gantées de clair.

– Nous sommes en retard, dit Yvonne en offrant son front au baiser de son amie ; Aymard n'en finissait pas de terminer sa toilette, aujourd'hui.

– C'est cela, fais-moi passer pour un jeune élégant ! dit Aymard d'un ton de bonne humeur, voyons, Suzel, ai-je vraiment l'air d'avoir dépensé un temps si considérable pour m'habiller ?

Il tournait sur lui-même pour montrer sa tenue correcte, dépourvue des méticuleuses et trop féminines recherches où se complaisait Édouard, tout à fait éloignée aussi du négligé et du laisser-



aller de Constant. Ses cheveux bouclés étaient arrangés avec ordre, mais sans la moindre prétention, défaut inconnu à ce beau garçon aux allures franches, et cependant d'une remarquable distinction.

– Parfait de tous points... pas du tout gommeux et beaucoup de chic, déclara Constant d'un ton de haute approbation.

– Prends-le pour modèle, dit le docteur. Remets donc ta cravate à sa place, voyons ! De quoi as-tu l'air, mon pauvre enfant ?

Constant tira consciencieusement sur sa cravate et la tortilla quelques instants.

– Là, ça y est-il ? demanda-t-il en se tournant vers Suzel.

– Constant, c'est affreux ! Vous en avez fait un chiffon !

– Ah ! zut ! Tant pis, je m'en moque ! Je ne pose pas pour l'élégance, moi ! Si ces demoiselles ne sont pas contentes, elles me refuseront poliment quand j'irai les inviter à danser.

« Merci, monsieur, mais votre cravate est vraiment trop mal mise. Mille regrets ! »

Il avait pris une voix flûtée et faisait des mines si comiques que tous ceux qui l'entouraient éclatèrent de rire.

– Tu mériterais qu'on te répondît cela, farceur ! dit le docteur en lui appliquant une tape sur l'épaule. Allons, donne un coup de main à Aymard pour descendre la voiture... Où veux-tu mettre ton amie, petite Suzel ?

– Sous le tilleul, mon oncle ; je crois qu'elle y sera très bien.

Quelques instants plus tard, Yvonne était installée au milieu d'un groupe de petites filles. La gaieté fut bientôt très vive dans cette petite réunion, où Aymard et Constant rivalisaient d'entrain. Par une attention délicate, les enfants s'arrangèrent pour ne pas se mêler tous ensemble aux jeux et aux danses, afin que la petite infirme ne demeurât jamais seule pendant que les autres s'amusaient...

L'après-midi était déjà un peu avancé quand

Suzel, sur les instances d'Aymard, se décida enfin à prendre part à un quadrille.

Ils allèrent faire vis-à-vis à Édouard et à Clorinda Sidleton, qui formaient un couple fort amusant. Le malicieux Aymard s'en donna à cœur joie en les voyant évoluer : Édouard raide, grave et impassible, pontifiant véritablement ; Clorinda, faisant la bouche en cœur, arrondissant – autant que faire se pouvait – ses bras anguleux, et sautillant drôlement sur la pointe des pieds.

– Vous avez trop chaud ? dit Aymard à la fin du quadrille, en voyant Suzel passer à plusieurs reprises son petit mouchoir sur son visage. Allons nous reposer... Tenez, là-bas, nous serons plus tranquilles.

Ils allèrent s'asseoir au bout du jardin, sur un vieux banc que Célestin avait relégué tout contre la haie. Un peu d'ombre s'étendait là, et, sous le soleil ardent, les sapins du parc dégageaient une pénétrante senteur.

– Que j'aime cette odeur ! dit Aymard. Et j'adore les sapins !... Comme il doit faire bon, dans ce parc si ombragé !... Et quelles parties

nous ferions là avec Constant ! À propos, connaissez-vous sa dernière idée relativement à sa carrière ?

– La dernière ? Je ne sais, car il en a tant !... D'abord photographe, puis musicien ambulant, jockey, caricaturiste...

– La nouvelle paraît plus sérieuse. L'année prochaine, il aura dix-huit ans et il veut s'engager dans l'armée coloniale. Il lui faut des pays exotiques, une vie d'imprévu, de combats, d'aventures, et il sera toujours le premier pour aller de l'avant. En même temps, la discipline lui fera du bien et son joyeux caractère, son insouciance l'aideront à supporter bien des petits ennuis.

– C'est vrai, il trouvera peut-être là ce qu'il lui faut. En France, il serait trop à l'étroit, il lui faudrait travailler davantage pour arriver à quelque chose... Mais croyez-vous que sa mère permette ?...

– Je le pense, car elle fait à peu près tout ce que veulent ses enfants. En la circonstance, elle aura bien raison. Constant, restant ici, deviendrait

peut-être un mauvais sujet ; en tout cas, il n'arriverait probablement pas à grand-chose. Dans cette existence qui lui plaira certainement, il se rendra utile à son pays et pourra décrocher un bon grade. Je crois vraiment qu'il a trouvé sa voie.

– Et vous, Aymard, vous resterez en France ?

Une ombre s'étendit sur l'expressif visage du jeune garçon.

– Je resterai, Suzel, à cause de ma mère, et d'Yvonne. Sans elles, dont je dois être le soutien et qui souffriraient tant de mon éloignement, je partirais aussi. Tout petit, c'était déjà mon rêve... Mon père était dans l'armée coloniale ; il est mort à Saint-Louis du Sénégal ; ma pauvre mère, déjà si éprouvée, ne vivrait plus si je me trouvais dans les mêmes conditions.

Suzel posa doucement sa petite main sur le bras d'Aymard.

– Vous servirez quand même la France, vous serez un brave et savant officier, Aymard. Songez donc, il y en a tant qui sont obligés de renoncer

complètement à leur vocation !... Tenez, le frère de Jeanne Bélinard qui ne peut être reçu à l'École Navale à cause de ses yeux malades. Vous, Aymard, vous entrerez à Saint-Cyr, vous vous préparerez à défendre votre pays, s'il le faut un jour.

– Oui, vous avez raison, Suzel. Voyez-vous, la confiance de Constant avait ravivé mes regrets. Mais je veux devenir quand même un vrai et loyal serviteur de notre chère France.

– Et vous nous rendrez l'Alsace, mon pauvre pays ?

– Oui, oui, Suzel ! s'écria l'impétueux Aymard avec enthousiasme. Ah ! comment peut-il exister des êtres assez vils pour trahir leur pays ? dit-il d'un ton d'ardente indignation. Ne méritent-ils pas les pires tourments ?

– Oh ! oui, c'est affreux, Aymard ! Ces gens-là n'ont plus de cœur, plus d'honneur...

Elle se leva brusquement en retenant une exclamation de terreur. Un bruit semblable à un rauque sanglot s'était fait entendre derrière eux,

dans le parc.

Ils se regardèrent, stupéfaits... On discernait le bruit d'un pas assourdi qui s'éloignait.

– Il y avait quelqu'un qui nous écoutait, murmura Aymard. Peut-être ce mystérieux inconnu... Mais vous voilà toute tremblante, Suzel ! Vous avez eu peur ?

– Un peu... Je voudrais bien savoir qui était là, Aymard !

– Mais nous ne l'apprendrons jamais... À moins que vous n'alliez le demander à M<sup>lle</sup> Radegonde ?...

Ils se mirent à rire, et Suzel, un peu remise de son effroi, prit le bras de son jeune cavalier qui la ramena au milieu des groupes joyeux où circulaient Klaus et Mariette, porteurs de plateaux garnis d'appétissantes friandises. Son maître étant absent, le vieux domestique avait offert son concours que s'était empressée d'accepter M<sup>me</sup> Monil, enchantée de remplacer le maladroit Célestin par ce serviteur bien stylé.

En apercevant sa jeune maîtresse, Klaus vint

lui présenter son plateau. Mais Mariette avait fait le même mouvement, et tous deux se trouvèrent ensemble devant la petite fille.

– Voyons, je vais prendre quelque chose à chacun, dit gaiement Suzel : une pêche à Klaus, un gâteau à Mariette...

– Lui faut-il donc deux domestiques pour la servir ? murmura d'un ton pincé Clorinda qui se trouvait non loin de là.

Aymard, qui l'entendit, répliqua avec un sourire ironique :

– S'ils la servent avec tant d'empressement, c'est par affection, et non par force. Ils sont attirés, comme d'autres, par sa bonté et sa douceur ; tandis que certaines personnes éloignent toute sympathie, grâce à leur esprit d'envie et de critique.

Le maigre visage de Clorinda parut s'allonger encore, ses yeux verdâtres eurent un mauvais regard, mais elle s'éloigna sans oser entreprendre une lutte avec ce redoutable défenseur de Suzel.

– Chipie ! va ! marmotta Constant. Elle fait la



paire avec Édouard, celle-là... Mais, dis donc, Aymard, je voudrais bien danser un peu avec Suzel, moi ! Tu l'accapares, il me semble ?

– Pas longtemps, Constant, car je voudrais retourner près d'Yvonne, dit Suzel en posant sa petite main sur le bras que son cousin arrondissait comiquement.

– Et puis, vous en aurez vite assez avec lui, Suzel ; il ne danse pas, il gambade ! dit en riant Aymard.

– Voyez-vous, monsieur !... Parce qu'il danse selon toutes les règles, avec des manières de talon rouge, les autres ne sont plus que de vulgaires sauteurs ! dit Constant en essayant de prendre un air furibond. Ne craignez rien, Suzel, j'aurai soin de votre précieuse personne et nous danserons comme des gens raisonnables, vous allez voir ça !... Ah ! tu crois que je ne sais pas faire le monsieur chic, mon vieil Aymard ! Tu apprendras que Constant est capable de tout !

Quelques instants plus tard, on voyait, en effet, ce spectacle nouveau ; Constant grave, attentionné, imitant, dans sa tenue, dans ses

gestes, dans le port de sa tête, son ami Aymard. Celui-ci, assis près de sa sœur, fut pris d'un fou rire qui gagna Yvonne et ses amies réunies autour d'elle.

– Il n'a pas encore découvert sa vraie vocation ! C'est comédien qu'il doit être !... Il a un esprit d'imitation étourdissant !

La danse finie, Constant, de plus en plus correct, ramena Suzel vers le tilleul.

– Eh bien ! ça y était-il ? demanda-t-il gravement en regardant Aymard qui étouffait de rire.

– Ça y était, mon cher ! Parfait !...

– Ouf !... Eh bien ! tu sais, j'en ai assez ! Ce que c'est amusant, de faire l'homme sérieux !... Vive la liberté ! Je cours boire un verre de bière pour me remettre.

Et, poursuivi par les éclats de rire du petit groupe, Constant s'en alla à la recherche d'un des porteurs de plateaux.

## X

Monsieur Aymard !... On ne vous attendait que demain !

– Une surprise pour tout le monde, n'est-ce pas, Mariette ? Le docteur est-il là ?

– Non, il n'est pas encore rentré, Monsieur Aymard. Madame et Mademoiselle sont aux Tilleuls. Mais M<sup>lle</sup> Suzel est ici.

– Oh ! si Suzel est là !... Dans le jardin, Mariette ?

– Oui, Monsieur, sous le tilleul.

Quelques instants plus tard, le svelte et élégant saint-cyrien, à qui Mariette venait d'ouvrir, arrivait à l'extrémité du jardin. Devant une table rustique, était assise une jeune fille d'une quinzaine d'années, dont le visage se penchait sur un ouvrage de broderie. On ne voyait d'elle que sa lourde natte blonde retombant sur sa blouse de

lainage blanc.

Aymard avait assourdi son pas ; il s'arrêta quelques instants pour la considérer... Elle leva tout à coup la tête et laissa échapper un cri de joie.

– Aymard !... Oh ! quelle surprise !

Elle se leva avec tant de promptitude que fil, aiguille et ciseaux allèrent se promener sur le sol.

– Vous avez donc pu venir plus tôt ? dit-elle en tendant ses deux mains au jeune homme.

– Oui, mon cousin Monténar a été obligé de quitter subitement Paris, et j'ai été dispensé de ce petit séjour de vingt-quatre heures que je n'avais pu lui refuser, car il s'est montré si bon pour moi !... Mais que je suis content de vous revoir, Suzel !... Et comme vous avez grandi ! Vous devenez vraiment une jeune fille !

Son regard, ému et souriant, enveloppait sa petite amie, dont le teint clair se rosait un peu.

– Pas encore, Aymard. Voyez, j'ai toujours des jupes courtes... Et je ne suis pas pressée de les quitter, comme Laure, qui tourmente tant sa

mère pour qu'on l'habille en grande personne... Mais asseyez-vous donc ! Tenez, voici une chaise. Elle est à peu près solide, je crois. Constant n'est plus là, maintenant, pour les démolir.

– On a toujours de bonnes nouvelles de lui ? demanda Aymard tout en se baissant pour ramasser le petit attirail d'ouvrière de Suzel.

– Excellentes. Il nous écrit du Tonkin des lettres enthousiastes. Son tapage et sa bonne humeur nous ont bien manqué. Pauvre Constant !... Mais parlez-moi de vous, Aymard, racontez-moi ce que vous faites. Votre mère et Yvonne me lisent de grands passages de vos lettres, je suis à peu près au courant de votre vie là-bas, mais j'aime à vous en entendre parler.

Aymard se mit en devoir de contenter le désir de Suzel. Il le fit avec sa gaieté, sa simplicité accoutumées, car il était demeuré tel qu'autrefois au physique et au moral et il avait su se faire aimer à Saint-Cyr comme il était aimé dans tout Cerval.

– À vous, maintenant, Suzel, dites-moi ce que

vous avez fait pendant ces quelques mois... Vous avez meilleure mine, je le constate avec plaisir. Yvonne me l'avait écrit, d'ailleurs. Vous travaillez toujours beaucoup ?

– Mais oui, assez... Le travail est toujours un plaisir pour moi.

– Et une corvée pour Laure, n'est-ce pas ?... Elle doit être plus poseuse que jamais, maintenant qu'elle devient jeune fille !... Et coquette, toujours ?... Mais vous allez faire comme Yvonne, qui a charitablement répondu à ma question : « Je n'ai rien à te dire, tu sauras bien juger par toi-même. »

– Laissez donc cette pauvre Laure tranquille ! Vous ne l'avez jamais aimée, vous avez toujours cherché à la taquiner et à lui lancer des pointes.

– Que voulez-vous, Suzel ? elle le méritait trop !... Et le transcendant Édouard, que devient-il à Rennes ? Il doit éblouir toute l'Université.

– Aymard, que vous êtes donc toujours moqueur !... Je dois dire qu'Édouard est, comme auparavant, fort content de lui et qu'il fait

d'ailleurs son droit d'une façon brillante.

– Oh ! il est intelligent, c'est certain !  
Dommage qu'il ait ce caractère !... Et votre bon  
vieux Klaus ?

– Toujours vert et alerte ; toujours dévoué à sa  
petite Suzel. Le vieux marquis l'a en très grande  
affection et ne peut plus se passer de lui, ce qui  
me prive de le voir souvent.

– Oui, mon cousin Jacques m'a dit que son  
père le proclame la perle des serviteurs. Ce brave  
Klaus, quelle tête sympathique il a !... Et à côté,  
rien de nouveau ?

D'un signe de tête, il désignait la haie du parc.

– Non, rien, sinon que M<sup>lle</sup> Haude est de plus  
en plus pâle et fatiguée, et sa tante plus sorcière  
que jamais. Je n'ai jamais revu ni entendu le  
mystérieux inconnu... Voyons, qu'ai-je encore à  
vous apprendre ?... La chronique de Cerval est à  
peu près muette pour le moment, je crois... Mais  
quand donc êtes-vous arrivé, Aymard ?

– Il y a une heure environ, je crois.

– Et vous êtes venu aussitôt ! C'est gentil,

cela !

– J’avais si grande hâte de vous revoir, Suzel !  
Et je vous emmène, vous savez ? Maman et Yvonne comptent sur vous pour finir l’après-midi et pour dîner avec nous.

– Mais il faut que j’attende le retour de ma tante, Aymard ; je ne peux pas m’en aller si longtemps sans sa permission.

Le visage d’Aymard se rembrunit.

– Mais elle rentrera peut-être très tard.

– Non, au contraire. Je m’étonne même qu’elle ne soit pas déjà ici !

– Alors, je m’en vais sans vous ? dit-il d’un ton de regret. Mais, enfin, nous vous aurons au moins pour dîner ?

– Oh ! cela, je l’espère ! Vous savez, ma tante n’est jamais fâchée lorsque je ne suis pas là, dit Suzel avec mélancolie.

Une émotion passa dans l’expressif regard d’Aymard.

– Pauvre Suzel ! Vous n’êtes pas bien partagée



en fait de famille !

– Mon oncle est très bon... Et puis j'ai de si excellents amis ! dit-elle avec un sourire attendri.

Aymard pressa la petite main qui se tendait vers lui.

– Oui, chez nous, vous êtes chez vous, Suzel, et quelque chose nous manque lorsque vous n'êtes pas là. Yvonne n'a pas de plus chère amie que vous ; elle me disait tout à l'heure : « Suzel est pour moi plus qu'une sœur. »

Ils revinrent lentement vers la maison, le long des étroites allées bien ratissées, entre les plates-bandes garnies de fleurs maintenant que Constantin n'était plus là pour les défoncer.

Comme ils entraient dans le vestibule, la porte de la rue s'ouvrit. M<sup>me</sup> Monil parut, suivie d'une jeune fille en élégante toilette claire.

– Ah ! Aymard... dit la femme du docteur d'un ton de vive surprise.

Il s'inclina en expliquant la raison de son arrivée prématurée. La mère et la fille lui tendirent la main. D'un rapide coup d'œil, Laure

avait inspecté le jeune saint-cyrien, et son visage un peu maussade prenait une expression gracieuse et souriante.

– Vous tombez bien, Aymard ; nous allons avoir, pendant ces vacances de Pâques, quelques jolies réunions, dit-elle aimablement après le premier échange de paroles. Grand-mère donne mardi une garden-party en l'honneur de mon anniversaire ; nous comptons sur vous, naturellement. Je n'ai pas oublié quel excellent danseur vous êtes !

Le jeune homme remercia, en dominant la surprise que lui causait le changement de Laure à son égard. Il y avait toujours eu entre eux, jusqu'ici, une petite guerre sourde, Laure n'oubliant pas les railleries d'Aymard sur sa paresse et sa coquetterie.

– Qu'est-ce qui lui prend donc ? demanda-t-il à Suzel lorsqu'ils furent sortis de chez le docteur, M<sup>me</sup> Monil ayant accordé à sa nièce la permission de finir la journée chez ses voisins. Elle est presque aimable, maintenant !

– C'est en votre honneur, Aymard, répondit

Suzel en souriant. Voilà déjà une première invitation, d'autres vont arriver encore, vous serez constamment en réunions mondaines...

– Ah ! mais non ! Je veux profiter de ces courtes vacances pour rester avec ma chère maman et Yvonne. J'irai peut-être aux Tilleuls, pour ne pas mécontenter les Monil... Et encore, seulement si vous y êtes, Suzel.

Elle secoua la tête.

– C'est peu probable. On me le demandera pour la forme, mais je refuserai, sachant qu'on en sera charmé.

Aymard, qui venait de s'arrêter devant sa demeure et qui agitait la sonnette, se tourna brusquement vers Suzel :

– Vous plaisantez ?

– Mais non, c'est exact, je vous assure. M<sup>me</sup> d'Auvrages n'a aucune sympathie pour moi ; elle me l'a laissé clairement voir.

Aymard eut un énergique haussement d'épaules, et une lueur de colère traversa ses yeux bruns.

– Eh bien ! elle peut compter que j’irai chez elle, cette femme sans cœur et sans esprit ! Nous resterons, ce jour-là, bien tranquilles près d’Yvonne, Suzel, je vous le promets !

Fanny, qui ouvrait en ce moment la porte, regarda d’un air ébahi la physionomie irritée de son jeune maître.

– Eh là ! Monsieur Aymard, vous vous fâchez après M<sup>lle</sup> Suzel ?

Il se mit à rire en prenant la main ridée de la vieille femme.

– Non, non, ma bonne Fanny, ce n’est pas après elle, va ! Est-ce qu’on se fâche contre les anges, voyons ?

– Aymard ! dit Suzel, d’un ton de reproche.

– Il a bien raison, Mademoiselle ! appuya Fanny. Pour être un ange, vous l’êtes bien, et...

Suzel, écartant en riant la vieille servante, entra dans le vestibule et, de là, dans le salon, où Yvonne travaillait, non plus étendue, mais assise dans un fauteuil. Son état s’améliorait, elle pouvait maintenant marcher à l’aide de béquilles,

et il y avait lieu d'espérer que, sans être jamais bien forte, elle pourrait avoir bientôt à peu près l'existence de tout le monde.

Les deux amies et Aymard, ravis de se retrouver ensemble, entamèrent une conversation amicale et enjouée. On parla musique. Aymard prétendit qu'il n'oserait plus, maintenant, jouer du violon avec une accompagnatrice de la force de Suzel, Yvonne ayant déclaré son amie une remarquable musicienne.

– Quelle plaisanterie ! répliqua gaiement Suzel. N'allez pas vous effrayer de cela, mon pauvre Aymard, et préparez votre violon. Je vous assure que mon talent n'a rien d'écrasant !

– Oh ! quel mot, appliqué à vous, Suzel ! Chez vous, une supériorité quelconque n'aura jamais rien d'écrasant, car vous saurez toujours la voiler de simplicité et de modestie.

Elle rougit un peu, tout en le menaçant du doigt.

– Avez-vous donc appris à faire des compliments à Saint-Cyr ?... Vous savez bien

pourtant que votre amie Suzel ne les aime pas !

– Mais, ma petite Suzel, que voulez-vous ? la vérité sort malgré moi de ma bouche ! dit-il d'un ton mi-sérieux, mi-souriant, pendant qu'Yvonne se mettait à rire en embrassant son amie.

Pendant ce temps, Laure, fidèle à ses habitudes nonchalantes, s'étendait sur un fauteuil de la chambre de sa mère, où elle avait suivi cette dernière. Du bout de son ombrelle, elle traçait des cercles imaginaires sur le tapis, et son front se plissait sous l'effort de la réflexion.

– Va donc te déshabiller, Laure ! dit M<sup>me</sup> Monil qui enlevait son chapeau devant la glace de son armoire.

– Oh ! ce n'est pas pressé !... Je pensais à Aymard. Il est très bien, ne trouves-tu pas, maman ?

– Oui ! On ne peut le nier, certainement !

– Il aura un superbe avenir... Et il est vicomte... Seulement, les du Vernek ne sont pas très riches, je crois ?

– Non, ils ont seulement une gentille aisance.

La fortune est chez ceux de la maison du Lis.

– Puisque le fils du colonel est mort et que M<sup>lle</sup> Haude n'est pas mariée, Aymard et Yvonne seraient leurs héritiers, il me semble ?

– C'est probable... En ce cas, Aymard serait un beau parti. C'est à cela que tu pensais, Laurette ?

Et M<sup>me</sup> Monil se détournait un peu pour regarder sa fille en souriant.

– Mais oui, maman ! J'aimerais beaucoup être vicomtesse et aussi femme d'officier... surtout d'un officier comme Aymard.

– Nous avons encore le temps de penser à cela, tu n'as que seize ans, Laure. Mais, enfin, on peut toujours préparer les voies... En attendant, va vite te déshabiller et tâche d'étudier un peu ton chant. Aymard aime extrêmement la musique.

Quand sa fille se fut éloignée, M<sup>me</sup> Monil demeura quelques instants songeuse, puis elle murmura pensivement :

– Ce serait parfait... Mais comment savoir s'il sera l'héritier des gens de la maison du Lis ?

## XI

Une ravissante réunion, ne trouvez-vous pas, chère madame ?

Et la vieille marquise de Monténar penchait vers sa voisine, M<sup>me</sup> Bélinard, sa tête poudrée, afin d'entendre la réponse, car elle était quelque peu sourde.

– Ravissante, madame... Beaucoup d'entrain et de simplicité, comme toujours chez M<sup>me</sup> du Vernek. C'est bien là ce qui fait l'attrait de ses petites réceptions... Et votre jeune cousin est si charmant !

– Cela, je vous le concède pleinement, madame. Il a surtout un naturel parfait et une distinction remarquable... deux qualités dont ne manque pas non plus la jolie blondine avec qui il cause en ce moment.

– Suzel Alstreim ?... Une perle, cette enfant !



Dirait-on, en la voyant si simple, si modeste, qu'elle a huit cent mille francs de dot ?

– Ah bah ! s'écria M<sup>me</sup> de Monténar d'un air stupéfait. Je savais qu'elle avait une jolie fortune, mais je ne croyais pas... Elle fera du tort à la petite Monil, qui n'est pas mal non plus, mais qui se gâte par sa pose et sa morgue.

Cette conversation avait lieu chez M<sup>me</sup> du Vernek. Celle-ci, pour répondre aux politesses de ses relations, s'était décidée à donner une petite soirée sans prétention... Et, en ce moment, on dansait dans le salon de la jolie maison blanche, voire même jusque dans le vestibule, la noblesse se mêlait à la bourgeoisie, M<sup>me</sup> du Vernek, absolument dépourvue de cette morgue nobiliaire incomprise de son esprit élevé et véritablement chrétien, ayant des relations intimes chez l'une et chez l'autre.

Édouard Monil, venu de Rennes pour les vacances de Pâques, se trouvait là aussi, plus poseur, plus pédant, plus insupportable que jamais. Par derrière, petites filles et jeunes filles ne se gênaient pas pour échanger sur lui de

malicieuses réflexions ; mais, figé dans son contentement de lui-même, il ne s'apercevait de rien et s'imaginait accorder un très grand honneur à celles qu'il voulait bien inviter.

– La fatuité de ce pauvre Édouard dépasse les bornes ! murmura Aymard à l'oreille de Suzel qu'il reconduisait à sa place. C'est inimaginable, une pareille vanité ! Il gâte ainsi toutes ses qualités intellectuelles, l'imbécile !... Mais allez donc lui faire comprendre ça !

– Oh ! je ne m'en chargerais pas ! dit-elle en riant. Il traiterait de belle façon ceux qui oseraient s'attaquer à son inviolable majesté ! Cependant, je dois dire qu'il a été moins désagréable pour moi, cette fois. Avant de venir ici, il a même daigné me déclarer que ma toilette était assez réussie.

– Cette robe blanche vous va si bien, Suzel ! dit Aymard avec enthousiasme.

Suzel sourit, sans aucune vanité... Mais elle rencontra le regard de Laure, et elle y lut avec surprise une sorte de colère.

Aymard s'en aperçut aussi, bien que la fille du docteur eût aussitôt pris un air souriant et affable, Laure savait être assez aimable quand elle le voulait et, comme elle avait entrepris de faire changer l'opinion d'Aymard à son sujet, elle ne négligeait rien dans ce but.

Mais elle devait constater qu'elle y atteindrait difficilement. Rien ne vibrait dans son âme froide et futile, ni dans son intelligence, que la paresse l'avait toujours empêchée de cultiver, et elle ne comprenait pas les enthousiasmes d'Aymard, ses élans vers le beau et le bien, ses délicatesses morales et intellectuelles. Elle avait la vague intuition de ce qu'elle était et resterait à ses yeux : une petite personne assez jolie, bien habillée, sans cœur, dépourvue de ce charme qui émane d'une âme élevée et neutralisant ses qualités physiques elles-mêmes par une vanité sotté...

Et elle s'en irritait sourdement, non contre lui, mais contre Suzel, contre cette cousine jusque-là considérée comme quantité négligeable et dont elle s'avisait de constater, ce soir, la grâce

exquise et qu'elle voyait, à sa grande fureur, traitée dans cette maison en parente très chère.

– Ma petite Suzel, voulez-vous venir accompagner mon jeune cousin Xavier de Monténar, qui va nous jouer quelque chose ? demanda M<sup>me</sup> du Vernek en s'approchant du groupe de la jeunesse.

Suzel se leva aussitôt sans se faire prier. Xavier de Monténar, un grand jeune homme barbu qui était le petit-fils de la marquise, vint lui offrir le bras et la conduisit au piano. Aymard s'approcha pour tourner les pages, pendant que son cousin accordait son violoncelle...

Une clameur retentit tout à coup au dehors, puis on distingua les cris de : Au feu !... Au feu !

Les jeunes gens se précipitèrent hors de la maison... On entendit la voix de Fanny qui criait :

– C'est à la maison du Lis !

Les dames se réunirent dans le vestibule en poussant des exclamations d'effroi... Suzel s'empara d'un manteau et se glissa au dehors sans être remarquée.

Oui, le feu était à la maison du Lis. Des jets de flamme, des torrents de fumée s'échappaient des fenêtres du rez-de-chaussée... Et là-haut, au premier étage, des voix terrifiées appelaient au secours.

– Mais qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, avec ces maudits barreaux ? disaient les gens attroupés là, tandis que déjà s'organisait la chaîne.

– Il faut y aller par l'autre façade, en passant par le jardin ! cria un homme. Les échelles vont arriver...

– Passez par chez moi dit le docteur qui était là en manches de chemise, car il avait commencé à se déshabiller lorsque les premiers cris d'appel des voisins lui étaient parvenus.

Les sauveteurs s'engouffrèrent dans le vestibule. Parmi eux se trouvait Aymard... Comme il mettait le pied dans le jardin, une main saisit son bras, une petite voix haletante dit :

– Il y a l'ancienne porte en haut... les briques qui tombent... Ce ne serait peut-être rien à

renverser...

– C'est vrai, nous les sauverons peut-être par là !... Xavier, vite, suis-moi !... Toi aussi, Merlin... Nous ne serons pas trop...

Ils escaladèrent les deux étages... Arrivés dans le petit grenier, Xavier de Monténar et le jeune Merlin comprirent instantanément ce qu'il s'agissait de faire. À eux trois, en quelques minutes, ils avaient renversé la cloison de brique déjà fort endommagée.

Suzel, qui les avait suivis après avoir saisi au passage la lampe du vestibule, les vit disparaître dans l'ouverture béante. Le cœur battant de terreur, elle s'avança un peu... Devant elle s'étendait une vaste chambre mansardée, encombrée de vieux meubles et déjà envahie par la fumée...

Quelqu'un apparut tout à coup. C'était Aymard, portant une forme frêle qui était M<sup>lle</sup> Haude...

Il la déposa dans le grenier et s'élança de nouveau, en criant :

– On ne peut pas retrouver M<sup>lle</sup> Radegonde !

Xavier et le jeune Merlin apparurent presque aussitôt, traînant le colonel à peu près inanimé...

La fumée devenait de plus en plus épaisse et âcre... Suzel, terrifiée, s'écria :

– Mais on ne doit plus pouvoir y tenir...  
Aymard !... Aymard !

– Plus moyen d'avancer ! dit Xavier qui avait essayé de s'élancer de nouveau.

Aymard apparut tout à coup. Il tirait à lui l'Annamite qui se débattait...

– C'est fini... l'escalier s'est effondré... dit sa voix haletante. L'autre... l'étranger... il a disparu... en essayant de sauver M<sup>lle</sup> Radegonde...

– Vite, descendons-les ! dit Xavier. Le feu va peut-être gagner ceci...

Quelques instants plus tard, sauveteurs et sauvés se trouvaient dans le cabinet du docteur qui s'empressait de les examiner. M<sup>lle</sup> Haude était simplement évanouie, mais le colonel et Hi-Phung avaient d'affreuses brûlures... Aymard était atteint à la main, les deux autres à la tête,

mais sans gravité.

M<sup>me</sup> du Vernek accourait, suivie de M<sup>me</sup> Monil. Tandis que celle-ci restait dans le vestibule, la mère d'Aymard, après avoir constaté que le jeune homme était sain et sauf, se mit en devoir de faire revenir M<sup>lle</sup> Haude, pendant que Suzel aidait son oncle pour les pansements.

Au dehors, on commençait à se rendre maître du feu.

La maison du Lis était complètement détruite, mais la demeure du docteur serait épargnée.

Après plusieurs efforts infructueux, M<sup>me</sup> du Vernek vit enfin M<sup>lle</sup> Haude reprendre connaissance. Ses yeux s'ouvrirent et se posèrent, terrifiés, sur le colonel inanimé, sur ses vêtements carbonisés... Puis ils firent le tour de la pièce, cherchant quelqu'un...

– Marcel !... Où est Marcel ? dit-elle d'une voix étouffée.

– Marcel ? répéta M<sup>me</sup> du Vernek avec stupeur.

– Oui, Marcel, mon frère... Oh ! dites, est-ce qu'on ne l'a pas sauvé ? demanda-t-elle dans un



cri de terreur.

– Mais elle est folle ! murmura M<sup>me</sup> du Vernek en regardant son fils.

Aymard fit un signe de dénégation. En un clin d'œil, il venait de comprendre...

– Dites, dites ! supplia M<sup>lle</sup> Haude. Oh ! dites-moi la vérité !... J'aime mieux savoir maintenant.

Aymard s'approcha et se pencha vers elle...

– Nous cherchions votre tante ; il l'a tout à coup aperçue étendue par terre dans une pièce déjà envahie par le feu. Il s'est élancé, avant que j'aie pu faire un geste... et le plancher s'est effondré !...

Une exclamation étouffée s'échappa des lèvres de M<sup>lle</sup> Haude, ses traits se contractèrent, ses mains frêles se joignirent vers le ciel !...

– Oh ! mon Dieu !... Marcel, mon pauvre Marcel !... Et pour elle qui lui a fait tant de mal !... Oh ! Dieu lui pardonnera en faveur de cet héroïsme !

Le lendemain matin, le colonel du Vernek rendit le dernier soupir, après avoir reçu les

derniers sacrements. M<sup>lle</sup> Haude, malgré sa faiblesse, n'avait pas quitté son père pendant ces quelques heures. Les derniers mots du mourant furent ceux-ci, entendus de M<sup>me</sup> du Vernek et d'Aymard qui se tenaient près de leur parente.

– Je lui pardonne... il a réparé !

M<sup>me</sup> du Vernek emmena M<sup>lle</sup> Haude qui ne se soutenait plus ; elle l'obligea à se coucher et l'entoura, avec l'aide d'Yvonne, de soins affectueux. Pendant ce temps, Aymard, que sa brûlure faisait souffrir, s'accordait quelques instants de repos dans le salon, après avoir enlevé sa tenue, brûlée en maints endroits.

La porte s'ouvrit tout à coup ; Suzel entra, en robe de maison, tenant dans ses mains des bandes de toile et un petit flacon.

– Mon oncle m'envoie pour renouveler votre pansement, Aymard... Souffrez-vous beaucoup ?

– Mais passablement !... Bah ! ce n'est rien, ne prenez pas cet air désolé, Suzel !... Si seulement j'avais pu sauver les deux pauvres êtres !

– Oh ! c'est affreux ! dit Suzel avec un frisson.

C'était donc son frère, Aymard ?

– Il paraît... Ainsi, il vivait ! Pourquoi, alors, avoir raconté qu'il avait péri là-bas ?... Je n'y comprends rien de rien, Suzel.

– Moi non plus. C'est un vrai mystère !... Pauvre mademoiselle Haude ! Elle devait beaucoup l'aimer, son frère... Allons, donnez-moi votre main, Aymard, il faut que je me dépêche, car ma tante, pour la première fois, a eu l'air fâché de me voir venir ici et m'a dit : « Ne restez pas longtemps, vous ne pouvez qu'être un encombrement. »

Aymard fronça les sourcils.

– En voilà une idée !... Je voudrais bien voir ça, qu'elle vous empêche de venir ici comme auparavant !... Un encombrement, vous !... Sa pimbêche de Laure, oh ! oui, ce ne serait que ça, elle. Elle a eu bien soin, cette nuit, de rester tranquille ici, tandis que vous, vous nous aidiez si bien à côté, courageuse petite Suzel !

## XII

– Tiens ! Vous voilà, monsieur Klaus ? Vous venez voir votre petite demoiselle ?

– Non, mademoiselle Mariette, je vais à côté prendre des nouvelles de M<sup>lle</sup> du Vernek de la part de M<sup>me</sup> la marquise... Comment va-t-elle, M<sup>lle</sup> Suzel ?

– Un peu fatiguée, vous savez, après ces émotions. Ah ! ce qu'elle a été débrouillarde et courageuse ! Sans elle, sans son idée du mur là-haut, la pauvre demoiselle du Vernek n'aurait peut-être pas été sauvée... En ce moment, tenez, elle est près du diable jaune ; elle aide son oncle à le soigner. Il a de fameuses brûlures, mais M. le docteur croit qu'il en réchappera.

– Chère petite demoiselle ! murmura Klaus avec émotion. Vous lui direz que je tâcherai de venir la voir cet après-midi, ou demain matin, mademoiselle Mariette.

– Bien sûr, je vais lui faire tout de suite la commission... Tiens, voilà M. Aymard !

Le jeune homme s'avavançait, en effet, du pas alerte et souple qui lui était habituel. Ses cheveux brûlés, sa main enveloppée rappelaient seuls le sauvetage où il avait risqué sa vie.

– Ah ! bonjour, Klaus ! dit-il en tendant cordialement la main au vieux domestique. M. de Monténar va bien ?

– Aussi bien que possible. Monsieur Aymard, répondit Klaus dont le visage s'était éclairé à la vue du jeune homme.

Je venais, de sa part, chez M<sup>me</sup> la vicomtesse, demander des nouvelles de M<sup>lle</sup> du Vernek.

– Eh bien ! je vais vous en donner, Klaus. Ma cousine va un peu mieux, aujourd'hui ; elle a enfin pu prendre quelque nourriture. Mais elle est agitée, nerveuse, et je venais chercher notre petite Suzel, qu'elle aime beaucoup, dans l'espoir que sa présence pourra lui faire du bien... Est-elle là, M<sup>lle</sup> Suzel, Mariette ?

– Oui, Monsieur Aymard, elle est en train de

panser cette espèce de jaune... Ça, c'est du courage, car il n'est guère avenant ! Si Monsieur veut entrer dans le cabinet de M. le docteur ! Je vais prévenir Mademoiselle.

– Eh bien ! au revoir, Klaus ! dit Aymard avec un amical signe de tête. Je vous reverrai sans doute ce soir, en allant faire mes adieux à mes cousins, car je file demain sur Saint-Cyr... Ça passe vite, les vacances de Pâques ! conclut-il avec un léger soupir.

Il entra dans la maison Monil... Mais, au moment où il allait franchir le seuil du cabinet du docteur, la porte de la salle à manger s'ouvrit, laissant apparaître Laure en coquette tenue d'intérieur,

– Tiens, Aymard !... Vous veniez voir papa ? dit-elle en lui tendant la main et en accompagnant ce geste d'un aimable sourire.

– Non, je venais chercher Suzel, Laure. Je crois que sa présence ferait du bien à notre pauvre cousine Haude.

Une petite lueur irritée passa dans les yeux

bleu pâle de Laure, et sa mère, qui apparaissait derrière elle, dit d'un ton sec :

– Je me demande pourquoi vous pensez cela, Aymard. M<sup>lle</sup> du Vernek ne connaissait pas ma nièce.

– Je vous demande pardon, elle lui a adressé plusieurs fois la parole, et elle m'a dit, hier, combien elle avait été attirée, dès la première fois qu'elle l'avait vue, par cette enfant charmante, dont l'âme si belle se reflète sur sa physionomie.

Mère et fille pincèrent les lèvres... Laure dit d'un ton un peu acerbe :

– C'est une idée de malade, tout simplement. Suzel ne peut vous être d'aucune utilité près d'elle, et...

Un pas léger se faisait entendre dans l'escalier : Suzel apparut, un grand tablier blanc noué autour de sa taille, des manches en toile cachant celles de son corsage.

– Ah ! voilà la petite infirmière ! dit Aymard en s'avançant vivement vers elle. Comment va votre malade, Suzel ?

– Assez bien, mais il souffre beaucoup, répondit-elle en lui tendant la main avec son joli sourire habituel. Et chez vous ?

– Mieux aussi. Du reste, vous allez pouvoir en juger, car je venais vous demander de venir voir ma pauvre cousine qui vous a en si grande affection.

– Mais très volontiers !... si ma tante le permet ? ajouta-t-elle en se tournant vers M<sup>me</sup> Monil.

– Oui, allez, dit cette dernière d'un air contraint ; mais revenez pour déjeuner, par exemple !

Quelques instants plus tard, Aymard et Suzel entraient dans la chambre où reposait la malade, dont le visage creusé s'éclaira un peu à la vue de celle-ci. Ses mains maigres se tendirent vers elle...

– C'est gentil, ma petite fille, de venir me voir... Et il paraît que je vous dois en partie d'avoir été sauvée...

– Oh ! mademoiselle, qu'ai-je fait ? dit Suzel



en se penchant pour lui baiser la main. C'est Aymard qui a tout risqué...

– Oui, mon brave petit cousin a montré qu'il est le digne fils de son père ! dit M<sup>lle</sup> Haude en posant un regard ému sur la belle physionomie d'Aymard. Je n'oublierai jamais ce que je vous dois, mes chers enfants !

– Que n'avons-nous pu faire davantage, ma cousine !

Des traits de M<sup>lle</sup> Haude se contractèrent douloureusement.

– Hélas ! murmura-t-elle. Dieu a voulu que l'expiation se fît ainsi... Malheureuse tante Radegonde ! pourvu qu'elle ait pu avoir un moment de repentir !... Et lui, mon pauvre Marcel !... Dieu lui comptera ce mouvement héroïque, et aussi les années de torture morale, d'ennui dévorant...

Elle s'arrêta, suffoquée par l'émotion.

– Mademoiselle, ne pensez plus à cela... n'en parlez pas...

– Si, mon enfant, j'éprouve, au contraire, du

soulagement à laisser mon cœur s'ouvrir, depuis tant d'années que je le comprime dans un silence forcé. Devant vous, je peux parler de mon frère, car vous avez compris, n'est-ce pas, que cette histoire de mort n'était qu'une feinte ?

– Mais pourquoi... pourquoi, ma cousine ?,

Des mains de M<sup>lle</sup> Haude se crispèrent sur son drap.

– Ce que je vais vous apprendre vous fera horreur, Aymard... Et, pourtant, vous avez le droit de le savoir, vous qui êtes le dernier de notre race... Pauvre Marcel ! Il faut dire, à sa légère décharge, qu'il avait été si singulièrement élevé ! Mon père, occupé de son service, avait chargé de son éducation ma tante Radegonde, qu'il jugeait énergique, intelligente, et tout à fait capable de le remplacer. Mais il ne s'était pas aperçu de l'animosité étrange qu'elle avait pour son neveu. L'enfant, traité d'une manière injuste et tracassière, avait de continuelles révoltes, son caractère devenait sournois et méfiant. Très bien doué physiquement, il se moquait en dessous de sa tante, qui s'en apercevait et se vengeait en le

présentant aux yeux de son père sous les plus noires couleurs. La paresse de ce pauvre Marcel, son amour de la dépense et du plaisir n'étaient malheureusement que trop réels et justifiaient les sévérités de mon père ; mais une bonne influence féminine eût sans doute transformé Marcel, ou tout au moins atténué ses défauts, car il était bon, au fond, très capable de réflexion. Au lieu de cela, ma tante l'excitait sourdement, s'attachait à le contrecarrer en tout, et son âme s'aigrissait et se pervertissait chaque jour. Malheureusement, j'étais très jeune à cette époque ; je me trouvais la plus grande partie de l'année en pension et je le connaissais à peine, mon pauvre Marcel.

« Mon père l'obligea à s'engager. Il partit pour le Tonkin, laissant derrière lui de nombreuses dettes qui furent intégralement payées par mon père. Mais celui-ci, plus que jamais irrité contre Marcel, demanda à permuter pour Hanoï, afin de pouvoir mieux le surveiller, disait-il. Ma tante et moi l'accompagnâmes là-bas. J'étais ravie, car mon fiancé, Roger de Carlen, se trouvait à une courte distance d'Hanoï. Hélas ! si j'avais pu prévoir alors !... »

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et des larmes glissèrent le long de ses joues creusées.

– Au début, tout alla bien : Marcel semblait faire son service avec plaisir, ses chefs étaient assez contents de lui... Mais ma tante, dont la rancune ne désarmait pas, recommença ses sourdes manœuvres entre le père et le fils. Une légère incartade de Marcel prit, grâce à ses perfides amplifications, un aspect tout autre aux yeux de mon père. Il y eut entre lui et Marcel plusieurs scènes terribles... Buté, plein de rancœur, mon frère demeura longtemps sans revenir nous voir. Il reparut enfin, un jour, pâle, méconnaissable, et demanda un entretien à mon père. Il lui révéla qu'il avait joué, qu'il devait à un riche commerçant chinois une somme énorme... Mon père – j'ai appris plus tard ce détail – avait déjà été instruit du fait par sa sœur, qui avait organisé autour de Marcel une sorte d'espionnage dont Hi-Phung était l'instrument dévoué. Elle avait aussi monté mon père contre le malheureux garçon, si bien que, au paroxysme de la colère, il chassa Marcel en lui déclarant qu'il ne payerait pas un centime de cette dette et qu'il

ne le reverrait jamais.

« Mon frère partit, livide et défait, en me jetant ce mot au passage : « Adieu, tout est fini pour moi ! »

« Cette scène ajoutait encore aux angoisses qui me torturaient déjà, car Roger de Carlen venait d'être envoyé en expédition pour réprimer un mouvement des Pavillons-Noirs... Et je le savais si téméraire, si follement brave !

« Quelques jours plus tard, comme je revenais de l'église, mon père, très ému, m'appela chez lui... Il venait de recevoir la nouvelle de la mort de mon fiancé. »

M<sup>lle</sup> Haude s'interrompit, ressaisie par la poignante douleur de ce souvenir... Suzel et Aymard lui prirent chacun une main qu'ils pressèrent affectueusement.

– Et cependant, qu'était ce chagrin, si affreux pourtant, auprès de ce que j'appris plus tard ?... Le malheureux Marcel, entraîné par de faux amis, s'était laissé enivrer un soir et, sur la promesse écrite de son créancier de le tenir quitte de sa

dette, avait donné, sur la marche de l'expédition, des renseignements qui avaient permis à l'ennemi d'attirer les Français dans ce guet-apens où mon fiancé avait trouvé la mort.

Un même mouvement d'horreur échappa à Aymard et à Suzel.

– Un traître ! murmura le jeune homme.

Le regard suppliant de M<sup>lle</sup> Haude se leva vers lui.

– Aymard, il était inconscient !... Quand il reprit sa raison, qu'il comprit l'épouvantable chose, il eut une sorte d'accès de folie causé par l'excès de sa douleur. Longtemps, il fut entre la vie et la mort... Il commençait enfin à se remettre, tout en demeurant effroyablement pâle et maigre, avec une expression de douleur sans nom au fond du regard, lorsqu'un jour ma tante arriva, apportant triomphalement à mon père les preuves écrites de la faute de Marcel. Comment se les était-elle procurées, je n'ai jamais pu le savoir... Alors il y eut une scène...

M<sup>lle</sup> Haude frissonna longuement en joignant

les mains.

– Ce fut épouvantable !... Marcel finit par tomber inanimé sur son lit, et j'entraînai mon père, tremblant de fureur. Oubliant ma timidité, j'accablai ma tante de reproches. Dès lors, elle me voua la même haine qu'à Marcel... Celui-ci retomba de nouveau dans ses crises de folie que, seule, je pouvais calmer un peu.

« Mon père, qui avait, au physique, effroyablement changé et qui avait vieilli comme si de nombreuses années avaient passé sur lui, donna sa démission ; nous allâmes nous installer dans une petite maison isolée, pour soigner mon malheureux frère.

« Quand il fut un peu remis, mon père eut avec lui un court entretien... En sortant de la chambre de Marcel, il nous dit, d'un ton dont je ne saurais rendre l'expression :

« – Mon fils est mort ! Désormais, il n'y a plus ici qu'un prisonnier qui vient de me donner sa parole de ne pas chercher à s'évader. Puisque je ne puis, à cause de mon nom et des liens qui m'unissent à lui, faire connaître et punir son

infamie, c'est moi qui me constitue son geôlier. Dans un mois, nous partirons pour la France ; lui voyagera séparément ; c'est de nuit qu'il arrivera à Cerval, où nous nous installerons, car, là-bas, il faut que tous croient ce que j'ai décrété moi-même : c'est-à-dire que le colonel du Vernek n'a plus de fils... et le prisonnier ne sortira jamais de la maison du Lis. »

« Mes prières, mes supplications ne purent rien contre sa décision implacable, soutenue par ma tante...

« Et vous savez le reste. Marcel a vécu des années dans cette sombre maison, sans qu'il me fût permis de lui témoigner ma tendresse fraternelle, d'adoucir ses remords et son morne ennui. Ma tante et Hi-Phung étaient d'impitoyables geôliers ; sans eux, mon père eût peut-être fléchi peu à peu... Oui, la faute de Marcel était épouvantable, mais il l'a bien expiée, Aymard ! Moralement et physiquement, car sa santé ne s'est jamais remise. Il a souffert un lent martyre. Malheureusement, il avait perdu la foi ; lorsque je pouvais tromper la surveillance de



l'Annamite et de ma tante, je lui disais un mot de consolation, un mot d'espérance, je lui passais des livres qui pouvaient faire du bien à sa pauvre âme... Il y a quelque temps, il a pu me dire un jour : « Haude, je crois, maintenant ! » J'ai été heureuse alors !... Oh ! pauvre, pauvre Marcel ! »

Elle sanglotait doucement. Des larmes coulaient aussi des yeux de Suzel, et le visage péniblement contracté d'Aymard prenait une expression d'affectueuse pitié.

– Il a réparé admirablement, en essayant de sauver celle qui lui avait fait tant de mal, chère mademoiselle Haude ! dit Suzel en baisant le front sillonné de rides de la pauvre martyre.

– Oh ! oui, c'est bien cela !... Le remords le rongait. Il avait, au fond de l'âme, trop d'honneur pour ne pas comprendre toute l'énormité de son crime... Mon père lui a pardonné ; il a peut-être vu, avant de mourir, quel rôle avait joué en tout cela ma malheureuse tante... Que Dieu ait pitié d'elle !

M<sup>lle</sup> Haude, épuisée, se laissa retomber sur ses oreillers.

– Il faut vous reposer, maintenant, mademoiselle, dit Suzel d'un ton de douce autorité.

– Oui, ma chère enfant... Mais dites-moi, Aymard... dites-moi que vous ne le méprisez pas trop !

Son regard, brûlant d'une douloureuse angoisse, enveloppait, suppliant, la physionomie attristée du jeune homme.

– J'ai horreur de la faute, dit-il fermement, mais je n'ai plus le droit de mépriser celui qui a donné sa vie pour la réparer dans un acte de véritable héroïsme, puisqu'il savait ce qu'était à son égard M<sup>lle</sup> Radegonde.

– Merci, Aymard !... Vous relèverez le nom des du Vernek, vous effacerez ce qui reste de cette tache... Mais il faut que personne ne sache...

– Non, le docteur sera discret ; j'ai également demandé le secret à Xavier de Monténar et à Merlin. Ma mère et Yvonne, seules, sauront la vérité, avec Suzel... Mais Suzel est de la famille.

– Pauvre petite chérie, nous vous donnons

bien des émotions ! dit M<sup>lle</sup> Haude en regardant le visage pâli de Suzel. Retirez-vous maintenant, allez vous reposer... Moi-même, je vais essayer de calmer mes pauvres nerfs.

Aymard et Suzel sortirent... Sur le palier, le jeune homme s'arrêta et murmura d'un ton douloureux :

– Un du Vernek !... c'est un du Vernek qui a fait cela !

– Mon pauvre Aymard, je comprends que cette pensée soit pénible pour vous ! dit Suzel d'un ton de douce compassion ; mais le malheureux n'était pas dans son sang-froid, et nul, sauf Dieu, ne peut savoir sa part exacte de responsabilité.

Aymard passa lentement la main sur son front.

– C'est égal, voilà qui va m'encourager à servir encore mieux la France, trahie par cet homme qui était mon parent... Et ce malheureux lieutenant de Carlen, Suzel !

– Pauvre M<sup>lle</sup> Haude !... Et, pourtant, elle n'a pas eu un mot d'amertume envers celui qui fut la

cause de la mort de son fiancé !

– Elle a une âme admirable, cette cousine Haude... Je vais raconter tout à ma mère, maintenant.

– Et moi, je m'en retourne. Ma tante serait mécontente, si je m'attardais. Je ne sais pourquoi Laure et elle semblent beaucoup plus hostiles pour moi, depuis quelques jours !

– Vraiment ?... Ma pauvre Suzel, quel ennui de vous voir dans cette famille !

– Oh ! c'est peu de chose, Aymard. En revanche, mon oncle est toujours bien bon... Et Édouard me témoigne autant d'attention qu'il en est capable.

– Ce qui ne veut pas dire beaucoup, n'est-ce pas ? dit Aymard avec un demi-sourire. Quel type !... Il n'avait pas un pli défait à son costume, pas un cheveu dérangé, à la suite de cette terrible nuit de l'autre jour.

– Je crois bien ! Il n'a pas bougé d'ici, dit Suzel avec un dédaigneux mouvement d'épaules. Ce n'est pas un homme, cela !... Allons, au

revoir, Aymard, je me sauve. Nous vous verrons avant votre départ ?

– Je crois bien ! J'irai, demain matin, vous faire mes adieux, car je prends le train de l'après-midi.

Il serra la main que lui tendait Suzel, et celle-ci sortit de la maison blanche.

Avant d'entrer chez son oncle, elle s'arrêta quelques instants et considéra avec un serrement de cœur les décombres de la maison du Lis. Le mystère était éclairci, elle comprenait la cause de ces existences étranges... Et une prière monta de son âme vers le ciel, pour les deux êtres dont les restes calcinés gisaient là, pour ces créatures qui, après s'être haïes dans la vie, avaient paru à la même minute devant le tribunal divin.

## XIII

– Suzel ! Suzel !... Savez-vous où est M<sup>lle</sup> Suzel, Mariette ?

– Monsieur le docteur, elle doit être dans le petit grenier, avec M. Klaus.

– Alors, elle ne peut pas m’entendre... Si vous montiez, tout simplement, Aymard ? Vous lui feriez vos adieux là-haut. En redescendant, vous me serrerez la main au passage.

– C’est cela, docteur, je monte !... À tout à l’heure !

Et, lestement, le saint-cyrien escalada les deux étages.

La porte du petit grenier était ouverte ; Klaus, penché sur une malle, en sortait des vêtements que Suzel déplaçait et examinait en tous sens.

– Avez-vous l’intention d’aller en voyage, Suzel ? demanda la voix sonore d’Aymard.

Elle se détourna vivement et eut un gai sourire.

– Vous êtes bien curieux, monsieur du Vernek... Non, il ne s'agit pas de cela. Klaus est venu me parler d'une pauvre famille qui se trouve dans une extrême misère et je cherchais, parmi ces vieux vêtements, ce que je pourrais lui porter cet après-midi... Mais entrez donc, Aymard !

Le jeune homme enjamba une malle et serra la main que lui tendait Suzel.

– Je viens vous faire mes adieux, dit-il avec une soudaine mélancolie.

Une émotion profonde parut dans les grands yeux gris de Suzel.

– Mon pauvre Aymard !... Oh ! comme vous allez nous manquer !

– Les grandes vacances ne seront plus très lentes à arriver, maintenant... Mais nous avons passé quelques si bonnes journées, tous ensemble !... Sans ce terrible drame de l'autre nuit, je n'emporterais que de doux souvenirs !

– Oh ! Aymard, c'est tellement affreux ! dit

Suzel en frissonnant. J'en ai rêvé cette nuit : il me semblait entendre ces malheureux gémir et appeler au secours.

– Aussi, vous avez une bien mauvaise mine, ce matin, Mademoiselle, dit Klaus. Je crois que vous ferez bien d'accepter l'invitation de la sœur de M<sup>me</sup> Bélinard et d'aller passer une bonne quinzaine à la campagne.

– Vous avez raison, Klaus, elle est bien pâlotte, ce matin... presque autant que notre pauvre cousine Haude.

– Mon oncle nous a dit qu'elle allait mieux, Aymard !

– Oui, un peu mieux. Mais il lui faudra beaucoup de temps pour se remettre ; elle est usée par les épreuves morales. Ma mère compte lui demander de rester à la maison. Il est probable qu'elle ne demandera pas mieux, cette pauvre cousine !... Allons, ma chère petite Suzel, il faut nous dire au revoir. Je vous charge d'offrir à M<sup>me</sup> Monil et à Laure tous mes regrets de ne pas les rencontrer, ce matin. Il paraît qu'elles sont aux Tilleuls ?



– Oui, elles y ont été appelées, M<sup>me</sup> d'Auvragues étant sérieusement malade... Au revoir, Aymard... aux grandes vacances !...

Ils se serrèrent longuement la main... Les yeux de Suzel se remplissaient de larmes ; Aymard ne cherchait pas à dissimuler son émotion...

– Je vais vous accompagner jusqu'en bas, dit-elle.

Ils descendirent lentement. Comme ils arrivaient dans le vestibule, la porte du dehors s'ouvrit et Laure apparut, en élégante toilette, l'air maussade et irrité.

Son père, qui sortait au même moment de son cabinet, s'exclama :

– Comment, te voilà !... Et ta grand-mère ?

– Une comédie, comme toujours ! Elle n'est pas plus malade que moi... mais elle a voulu nous ennuyer et nous faire peur. Ça ne prendra plus maintenant... Maman est restée pour ne pas trop la mécontenter ; mais moi, j'ai prétexté une migraine et j'ai fait atteler pour revenir.

Elle aperçut alors Suzel et Aymard, et ses

sourcils se froncèrent légèrement.

– Vous veniez nous dire adieu, Aymard ? Maman sera très fâchée de n’être pas là... Mais où donc avez-vous été vous mettre ? Votre manche est toute blanche !

– J’ai probablement frôlé le mur du petit grenier, dit-il en souriant. Un coup de brosse remettra tout en état.

– Vous avez été dans le petit grenier ? dit Laure d’un ton stupéfait.

– Mais oui, le docteur m’avait envoyé rejoindre Suzel, très occupée à des recherches dans ses malles... Non, je vous en prie, ne vous dérangez pas ! s’écria-t-il en voyant Suzel faire un mouvement pour s’éloigner dans l’évidente intention d’aller chercher une brosse. Fanny m’arrangera cela, tout à l’heure.

Il prit congé du docteur et de Laure, serra une dernière fois la main de Suzel et s’éloigna rapidement.

Laure jeta un coup d’œil à la fois irrité et moqueur sur sa cousine, qui s’en allait vers

l'escalier en essuyant une petite larme glissant sur sa joue... Et, en prenant à son tour le chemin de sa chambre, elle murmura entre ses dents :

– Je crois qu'Édouard aura fort à faire, s'il veut lui faire oublier Aymard... Et, pourtant, la grosse dot de Suzel serait bien pour lui, qui est si ambitieux... comme moi, du reste. Maintenant, Aymard tient à peu près sûrement l'héritage de M<sup>lle</sup> du Vernek. Ce serait pour moi un superbe mariage... Mais c'est cette Suzel qui me gêne !

Si Laure Monil avait pu entendre la conversation que tenaient, quelques jours plus tard, M<sup>me</sup> du Vernek et M<sup>lle</sup> Haude, elle eût vu ses espérances sombrer à peu près complètement. Il était bien question du mariage d'Aymard, mais ce n'était pas le nom de Laure qui était prononcé.

– Oui, cette petite Suzel serait, dans trois ans, la femme idéale pour Aymard, disait M<sup>me</sup> du Vernek. Mais une chose nous gênera toujours : sa fortune, si considérable en comparaison de celle qu'aura mon fils.

– Aymard a devant lui un assez bel avenir ; il est assez richement doué de toutes manières pour

ne pas avoir à reculer devant cette considération, Thérèse, si Suzel avait son affection. Mais, d'ailleurs, il possédera une fortune au moins égale à la sienne, Yvonne et lui étant mes seuls héritiers.

– Haude, il ne s'agit pas...

– Mais si, laissez-moi dire, Thérèse... J'ai fort peu de besoins, Je ne demande qu'une vie retirée, en famille, avec la possibilité de faire du bien autour de moi. Je garderai une moitié de ma fortune ; l'autre sera partagée entre Yvonne et Aymard... Si, si, je le veux, Thérèse, c'est une décision irrévocable ! Je sais que cet argent sera bien placé entre les mains de vos enfants, et que la chère petite Suzel, elle aussi, si elle devient votre fille, saura l'employer pour le plus grand bien des malheureux...

– Oh ! oui, la pauvre chérie, elle est la charité même ! Je la trouve fatiguée, ces jours-ci, et j'ai compris qu'elle est tracassée par sa tante et sa cousine. Elle m'a dit qu'on essayait de gêner ses visites ici, que sa tante avait toujours à lui faire, à ce sujet, quelque remarque désobligeante ; que

Laure critiquait ses robes, sa coiffure, si simple pourtant, en l'accusant de coquetterie.

M<sup>lle</sup> Haude dit, après quelques instants de réflexion :

– M<sup>lle</sup> Monil est peut-être jalouse de Suzel ?

– C'est possible. Elle l'était autrefois de ses succès scolaires, elle le sera maintenant de sa grâce et de sa beauté délicate... Haude, si je vois souffrir cette pauvre mignonne, j'aspirerai encore bien davantage au jour où mon Aymard pourra l'enlever à cette famille, en lui donnant son nom !

Il arriva enfin, ce jour souhaité par M<sup>me</sup> du Vernek ; il arriva après des années pénibles pour Suzel, en proie à l'hostilité à peine voilée de sa tante et de sa cousine, aux manœuvres sourdes de M<sup>me</sup> Monil pour la décider à épouser Édouard. Le lieutenant du Vernek vint chercher sa petite amie Suzel pour la conduire à l'autel, et le vieux Klaus, encore vert et alerte, put voir la réalisation du rêve éclos depuis longtemps dans son cœur dévoué : sa petite Suzel heureuse enfin, devenue

la femme de cet être au noble cœur et à l'âme chevaleresque qui s'appelait Aymard du Vernek.

Constant, en possession d'un congé de six mois, assistait au mariage. Son entrain endiablé compensa un peu la mine contrainte de sa mère, de Laure et d'Édouard, secrètement furieux du renversement de leurs espérances et le laissant, malgré tout, un peu trop voir à certains yeux clairvoyants... Parmi ceux-ci se trouvaient ceux de Constant, et le malin garçon se donna le plaisir de taquiner son frère et sa sœur, en faisant devant eux, à tout propos – et souvent hors de propos – l'éloge enthousiaste de Suzel et d'Aymard.

– Je te souhaite un mari comme celui-là, dit-il à Laure au retour de la cérémonie du mariage.

– Merci bien, je trouverai mieux ! dit-elle sèchement en devenant pourpre de colère. Tu peux garder ton souhait pour toi !

– Oh ! tu sais, c'était un peu un souhait de Gascon, car je me doute bien qu'un homme sérieux et intelligent comme Aymard n'aurait que faire d'une poupée comme toi ! riposta Constant avec une imperturbable sérénité.

Laure avait sans doute fort envie de griffer son frère, comme elle le faisait parfois jadis, quand il l'exaspérait trop. Elle se contenta, pourtant, de lui tourner le dos et de le bouder jusqu'à la fin de son séjour – ce dont ne parut s'émouvoir aucunement Constant, très occupé, d'ailleurs, à surveiller les travaux de la maison que M<sup>lle</sup> Haude faisait bâtir sur l'emplacement de la maison du Lis, afin de l'offrir au jeune ménage « pour le jour où Aymard, devenu général, prendrait sa retraite à Cerval », avait-elle dit en souriant.

Édouard, nommé juge suppléant dans une ville du Berry, se maria peu de temps après l'union de Suzel et d'Aymard. Laure aussi finit par trouver le riche parti désiré ; mais, si elle eut la fortune, le bonheur lui manqua et, malgré la sécheresse de son cœur, elle dut revenir plus d'une fois pleurer auprès de sa mère.

Constant faisait son chemin au Tonkin ; il était fort estimé de ses chefs et très aimé de ses camarades : comme l'avait dit autrefois Aymard à Suzel, il avait trouvé sa voie.

Yvonne demeurait près de sa mère et de sa

cousine Haude. Toutes trois étaient là pour accueillir les jeunes époux lorsque le lieutenant, ayant obtenu un congé, pouvait quitter sa garnison pour venir passer quelque temps à Cerval. Il y avait alors grande fête à la maison blanche, où Klaus, ayant quitté le service prenait ses invalides.

Et Hi-Phung ? demandera-t-on.

Hi-Phung, guéri de ses blessures, avait manifesté aussitôt le désir de regagner son pays. M<sup>lle</sup> Radegonde avait su se l'attacher comme un chien fidèle ; mais, maintenant qu'elle n'était plus, il ne voulait pas demeurer en France. M<sup>lle</sup> Haude, bien qu'elle sût le rôle d'espion joué par cet homme pour le compte de sa tante, lui avait remis une somme d'argent, en exigeant seulement de lui le serment de garder le silence sur les faits qui s'étaient déroulés à Hanoï et, plus tard, dans la maison du Lis...

Hi-Phung était parti emportant ce secret, et M<sup>lle</sup> Haude, en reprenant quelques forces, avait vu s'atténuer un peu la douloureuse acuité des souvenirs affreux du sombre drame commencé



dans la lointaine Asie, et terminé en cette nuit  
d'août qui avait vu disparaître la maison du Lis.



Cet ouvrage est le 342<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.